Numéro 9

La Plume

Mai 2014

laplumedauphine.fr

Journal La Plume de Dauphine
Bimestriel gratuit n°09
Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Directrice de publication : Juliette Broudin
Rédacteur en Chef : Pierre-Hernan Rojas

Chefs de rubriques
Pôle Actualités Dauphine : Annaëlle Assaraf
Pôle Décryptage économique : Pierre-Hernan Rojas
Pôle Débat de société : Lionel Pelisson
Pôle Culture : Julien Laurian
Pôle Sport : Antoine de Béon
Pôle Expression libre : Lionel Pelisson
Pôle International : Pierre-Hernan Rojas
Bons Plans : Paris-Ci

Couverture : Remerciement à Elisabeth Montero
Mise en Page : Joseph Harari, Manon Lescroart

Impression : Cadran Impress

Remerciement à Madelaine de Bellaing pour son illustration

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.
Les textes publiés n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de PSL Research University.
ISSN 2260-9857
Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Retrouvez nous sur *www.laplumedauphine.fr*
et suivez-nous sur Twitter *@LaPlumeDauphine* !

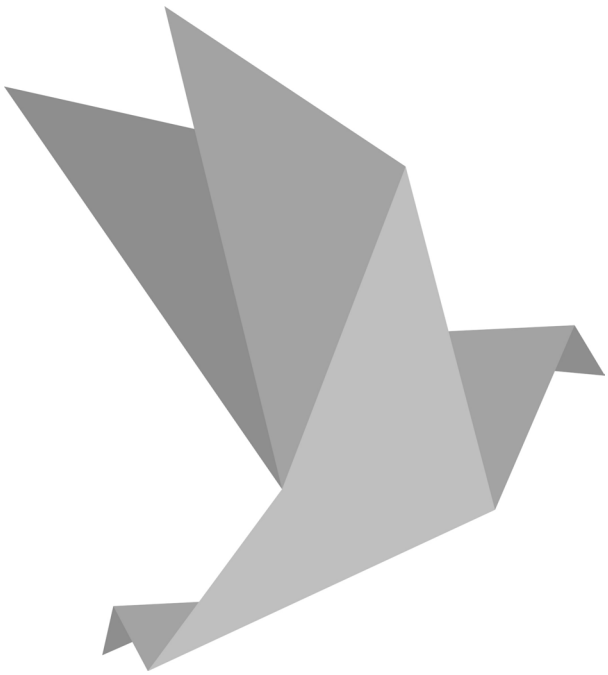
Participez au journal en envoyant vos articles à redacteurchef@laplumedauphine.fr

Bureau
Président : Juliette Broudin
Trésorier : Marie-Sophie Garcia
Rédacteur en Chef : Pierre-Hernan Rojas
Secrétaire Général : Antoine de Béon

Responsable communication : Juliette Broudin
Responsable financement : Juliette Dubois
Responsable pôle technique : Loubna Aggoun

L'équipe : Loubna Aggoun, Annaëlle Assaraf, Juliette Broudin, Julien Da Sois, Marie-Alix Danton, Antoine de Béon, Juliette Dubois, Risleine Eladli, Marie-Sophie Garcia, Laura Hannoun, Joseph Harari, Anne-Sophie Houdu, Mélanie Jaouën, Margaux Julien, Clément Lauer, Julien Laurian, Manon Lescroart, Frédéric Lucas, Hugo Matricon, Charles Moulinier, Barnabé Monnot, Eva Nahoum, Lionel Pélisson, Laurie-Anne Riera, Céline Poizat, Pierre-Hernan Rojas, Jean Sesquès.

Nous contacter : *laplumedauphine@gmail.com*



Nos partenaires

DAUPHINE UNIVERSITÉ PARIS

CROUS PARIS

PSL RESEARCH UNIVERSITY

Génération Y : mythe ou réalité ?

« *Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans.* » Cette citation de Socrate n'a pas pris une ride et souligne les tensions qui peuvent exister entre nos aïeuls et cette jeune génération : la génération Y. L'analyse de cette génération — de nous, dauphinois — est emprunte d'idées préconçues entretenant une peur de ce qui est « différent ». En effet, il est assez aisé de construire un idéal type caractérisant le jeune contemporain : interconnecté, inventif, individualiste et impatient. Les qualificatifs ne manquent pas et ces « 4 I » structurent l'imaginaire collectif. Nous sommes connectés de par notre utilisation massive des nouvelles technologies ; mobiles et adaptables dans le monde sans cesse en mouvement. Mais le revers de la médaille d'une telle ouverture au monde et d'un tel dynamisme est conséquent : nous sommes d'humeur changeante, infidèles et incapables de s'investir dans un projet de long terme. Quel paradoxe ! D'une part, nous nous exprimons sans répit sur les réseaux sociaux et nous nous approprions la révolution technologique et d'autre part, nous serions des individus égoïstes tournant le dos aux enjeux sociétaux. Sans aucune référence partisane ou idéologique, nous serions des pragmatiques ne voulant donner à la société qu'à hauteur de ce que nous recevons d'elle. Comme derrière tout stéréotype, une part de vérité se cache. L'argumentaire reposant sur ce système d'idées devient bien pratique pour expliquer les maux de la société : l'abstention électorale, la délinquance, la fin de la morale, une solidarité intergénérationnelle vacillante, etc. Une société qui ne respecte pas ses anciens est vouée à disparaître. L'inverse est-il vrai ?

Cette tentative de construction d'une identité collective propre à la génération Y est-elle légitime ? L'intérêt est moins la tentative de caractérisation de cette génération que de savoir si oui ou non les nouvelles technologies suffisent à définir un groupe homogène dans ses pratiques. Certes, les générations de guerre ou celle de 1968 partagent des normes et des valeurs appuyant les révolutions politiques et culturelles. Mais en est-il de même pour nous ? Comme le soulignera le dossier de ce numéro, les jeunes se sentent eux aussi isolés malgré tous les moyens de communication dont ils disposent. Même s'il apparaît difficile de considérer que la génération Y casse les codes de la société en place et rejette les bases du vivre ensemble, on peut considérer que l'incertitude quant à l'avenir, la compétition accrue sur le marché du travail dans une économie en mutation ainsi que les difficultés d'insertion sociale, conduisent la société à qualifier les jeunes d'indécis et de désintéressés. Ce « je m'en foutisme » ambiant est le fruit d'un construit social ; la jeunesse a un avenir. Elle est le moteur des évolutions sociétales, des transformations économiques, politiques et sociales, n'en déplaisent aux générations avant elle.

Heureusement, il est possible de poser la question différemment. Cette apparente opposition frontale reposant sur une incompréhension et une vive critique de la génération Y par les anciennes générations est récurrente dans l'histoire des sociétés. Que ce soit lors des manifestations de mai 68 ou du Printemps Arabe, les jeunes expriment leurs opinions pour rendre compte d'un malaise profond. Fondamentalement, le socle de solidarité intergénérationnelle est-il condamné par l'attitude désinvolte des jeunes ? N'oublions pas que cette solidarité si ardemment défendue par les objecteurs de morale est le fruit d'efforts collectifs et bidirectionnels. En qualifiant les jeunes de la sorte, les anciennes générations ne leur expriment aucune confiance et alimentent la méfiance des jeunes à leur égard. Ces attitudes sont sources d'incompréhension. Oserais-je répondre à Socrate par un extrait du discours prononcé par François Mitterrand à l'Assemblée Nationale le 8 mai 1968 ? « *Si la jeunesse n'a pas toujours raison, la société qui la méconnaît et qui la frappe a toujours tort* ».

Pierre-Hernan Rojas,
Rédacteur en chef de La Plume,
Doctorat d'économie

Actu Dauphine 4
Dauphine inside

DOSSIER 9
Génération Y
Débats de société
Culture

Décryptage 18
La compétitivité à la française

Sport 22
Dauphine et PSL : c'est du sport !

International 25
(R)évolutions

Expression libre 28
À vos plumes !

Bons Plans 30
"On s'enjaille"

Dans la famille Dauphine je demande ...

À chaque numéro, un membre du très select cercle Dauphine se soumet à un 100 % DAUPHINE Quizz.
Un Professeur : Nicolas Berland, Professeur de Contrôle de Gestion.

Un dauphine début ?
C'était en 1993, c'est loin maintenant... À l'époque, j'avais été refusé à Nanterre qui était peu prisée mais sélectionné à Dauphine où tout le monde rêvait d'entrer, ça m'avait fait rire !

Un dauphine projet ?
Un projet qui m'a beaucoup plu et qui perdure, est le concours d'éloquence du Master CCA. Des comptables qui font de l'éloquence, je trouve ça super fun !

Un dauphine cliché ?
Le cliché connu de l'étudiante en finance à qui on demande si elle est boursière et qui répond « oui j'ai des actions en bourse ».

Un dauphine coup de foudre ?
J'ai un vrai coup de foudre pour l'amphi Raymond Aron. Il a ce côté vieille salle de commandement. Il me fait vraiment penser à l'OTAN, on peut s'imaginer les opérations qui auraient pu se décider à l'époque autour de cette grande table ronde. C'est toujours impressionnant de se dire que derrière l'université se cache un ancien bâtiment de guerre.

Un dauphine futur ?
Dauphine repeinte ! Blague à part, je me projette dans une Dauphine connue et reconnue internationalement, remplie d'étudiants étrangers venus du monde entier et avec nos étudiants français voyageant aux quatre coins du monde.

FLASH INFO

Comme tous les 3 ans depuis 2008, le Réseau Français des Étudiants pour le Développement Durable (REFEDD) organise sa Consultation Nationale Étudiante. Elle s'adresse aux étudiants de toutes les formations et niveaux, et leur donne l'occasion de s'exprimer sur des thématiques de développement durable. RDV sur *moijaimerais.refedd.org* pour répondre au questionnaire jusqu'au 17 juin 2014 !

Avis à tous les L3

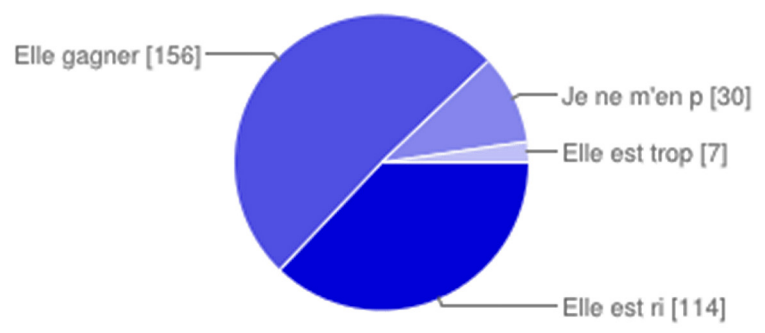
Le **27 septembre 2014** aura lieu la Soirée de Remise des Diplômes qui réunira toutes les promotions de Licence 3. Entourez dès maintenant cette date dans votre agenda pour ne pas manquer cet événement mémorable !

Dès 17 heures, toutes les associations dauphinoises seront présentes pour vous faire vivre une soirée inoubliable avec de nombreuses animations et activités. Car au-delà d'un esprit de promo, vos trois années vous auront montré à coup sûr qu'il existe bel et bien un esprit dauphinois :

« *Work hard, have fun, be a leader* ».

Sondage :

Que pensez-vous de l'offre culturelle proposée par l'université Paris-Dauphine et ses associations ?



Elle est riche et intéressante	**114**	**37 %**
Elle gagnerait à être enrichie	**156**	**51 %**
Je ne m'en préoccupe pas	**30**	**10 %**
Elle est trop présente et occupe trop d'espace	**7**	**2 %**

88% C'est la proportion d'étudiants qui soutiennent l'offre culturelle à Dauphine, voire qui voudraient l'enrichir encore (51 %). Fruit du labeur de nombreuses associations, domiciliées ou non, la culture grignote année après année toujours plus d'espace, dans cet univers fait de comptes consolidés, d'études sociétales, de dérivées partielles et de courbes d'offre !

Charles Moulinier, DEGEAD1

Annaelle Assaraf, DEGEAD2 CEJ

Tribulations de la dauphinoise

La Dauphinoise revient sur les résultats de la grande enquête...

En janvier dernier, vous avez été nombreux à répondre à la question « Dauphinois qui es-tu ? ». Étudiés et décryptés, les résultats sont tombés : sur de nombreux points, certaines réponses s'imposent à une écrasante majorité. À l'instar de la Dauphinoise en qui tu te reconnais à chaque numéro de La Plume, on peut dresser un portrait du dauphinois type grâce aux résultats de la Grande enquête : amoureux de Dauphine, désireux d'aller voir si l'herbe est plus verte à l'internationale, fatigué 5 jours sur 7 et j'en passe. Alors, le dauphinois est-il si unique qu'il y paraît ou est-il un jeune Y comme les autres ?

La Dauphinoise te propose de revenir sur ces résultats, toujours sans détour et avec une pointe d'humour.

Miss and Mister Dauphine

91 % des Dauphinois déclarent prendre soin de leur apparence. Ça ne m'étonne pas. Et puis d'abord, si t'as pas la classe, t'es pas à Dauphine.

Blague à part, ces chiffres semblent traduire une caractéristique inhérente de notre génération ; génération pour qui l'apparence compte, le regard des autres prime, l'image que l'on renvoie importe. Trop souvent qualifiée de « génération virtuelle », il n'y a pas que sur les réseaux sociaux qu'on aime se montrer. L'université semble s'imposer ainsi comme le lieu de la représentation. Rejoindre les amphis, c'est monter les marches à Cannes ; arpenter la BU ou traverser la cour, c'est tout un défilé.

Mais de là à penser que les Dauphinois sont superficiels, et puis quoi encore ! En plus d'en avoir dans la tête, ils en ont dans le style. Ils sont soignés, et donnent envie d'être embauchés, tu n'avais qu'à te balader au forum des masters pour le remarquer.

Et que les envieux qui ne préfèrent pas se montrer aillent se faire voir.

We LOVEEEEEEE Dauphine

88,2 % des Dauphinois sont fiers d'être à Dauphine. Fiers de le dire, fiers de l'écrire, dauphinois dans la tête et dans le cœur. Enfants de la crise, on s'accroche à nos chances de succès, c'est sans doute pour cela qu'on est fortement attaché à la marque Dauphine et à son prestige. Cet attachement se traduit dans notre manière d'être. **79,1 %** revendiquent l'existence d'une culture dauphinoise. Parce qu'être à Dauphine ce n'est pas simplement suivre un cursus universitaire, c'est aussi adopter un véritable état d'esprit, un mode de vie.

« Génération individualiste » me dîtes-vous ? Je dirais plutôt jeunesse attachée, qui préfère se le cacher. Là est toute l'importance du sentiment d'appartenance à un groupe, une promo, un TD, une association. Tout ce qui, en somme, rend Dauphine unique.

Citoyen, je fais entendre ma voix !

88,5 % des Dauphinois votent, chiffre remarquable compte tenu du fait que seule une petite moyenne des 18-25 ans vote régulièrement (seuls 43 % des jeunes ont voté aux dernières éléctions municipales). Les dauphinois sont engagés, s'intéressent à la politique et à l'avenir de leur pays, on ne peut dire le contraire. Toutefois, eux aussi se déclarent incompris et ont du mal à se retrouver dans les politiques menées et les programmes proposés. « Génération révolte » se traduirait-elle à Dauphine par « Génération, je vote » ? En supposant que s'abstenir c'est accepter, les Dauphinois n'ont pas peur de s'exprimer et de faire triompher leurs idées.

Le dilemme fait rage entre raison et passion

À plus de **66 %** les Dauphinois affirment respecter les traditions mais être tentés par des choses non autorisées. Ils ne nient pas, bien au contraire, l'importance que tient la famille. Pour **74,4 %** d'entre eux d'ailleurs, la famille, c'est l'essentiel, synonyme de confiance et de bien-être : on s'y sent nous, on s'y sent bien. Les conflits intergénérationnels semblent laisser place aux familles solidaires. On est digne des valeurs héritées, ce qui ne nous empêche pas de les transgresser parfois. Qui viendra nous le reprocher ? Franchir les limites quand on a une vingtaine d'années ne fait pas de nous une « génération transgressive ». À celui qui osera me dire le contraire, je lui réponds qu'il a peut-être oublié de quoi était fait hier.

Quand ambition rime avec pression

56 % des Dauphinois sont particulièrement stressés. Ça alors ! Le contraire m'aurait étonnée. **90,3 %** des Dauphinois déclarent qu'il est important pour leur famille qu'ils réussissent, **83,7 %** choisissent un parcours apprécié par leurs proches. On a donc peur de décevoir plus que de se décevoir. Peur aussi que l'avenir ne soit pas à la hauteur de ce qu'on avait imaginé, moins brillant, moins facile, un futur qui ne fait pas rêver. « Génération surdiplômée », « génération écrémée », avec la fâcheuse impression qu'il faille être le meilleur pour réussir, on a tendance à en attendre trop de nous-mêmes. C'est peut-être pour cela que **69 %** des Dauphinois se disent avoir été particulièrement fatigués.

Porter les couleurs de Dauphine à l'international

66,6 % des Dauphinois imaginent leur avenir à l'international. Celui qui n'a pas entendu parlé du buzz concernant les classements pour les mobilités internationales n'est pas à Dauphine. Cette bataille traduisait effectivement cette indéfectible envie de partir, voir ce que le reste du monde peut offrir. « Génération mobile », « génération ailleurs », et si la France n'avait plus rien à nous donner ? Et s'il fallait partir pour grandir ? Côté Dauphinois, le choix est fait, nous serons « étudiants-mondes » ou rien.

#LaDauphinoise #courage #bientôt #vacances

Aurais-je omis de parler de la « génération connectée » ? Les Dauphinois ne font pas exception à la règle, et à **84,7 %** affirment communiquer et consulter tous les jours les réseaux sociaux. MAIS, ils préfèrent à **95 %** le contact direct. À ceux qui nous ont traités de « génération fake », je réponds que l'on sait encore faire la part des choses. **90,7 %** d'entre nous fréquentent régulièrement des cercles d'amis très proches, bien loin de tous les préjugés sur nos milliers d'amis Facebook...

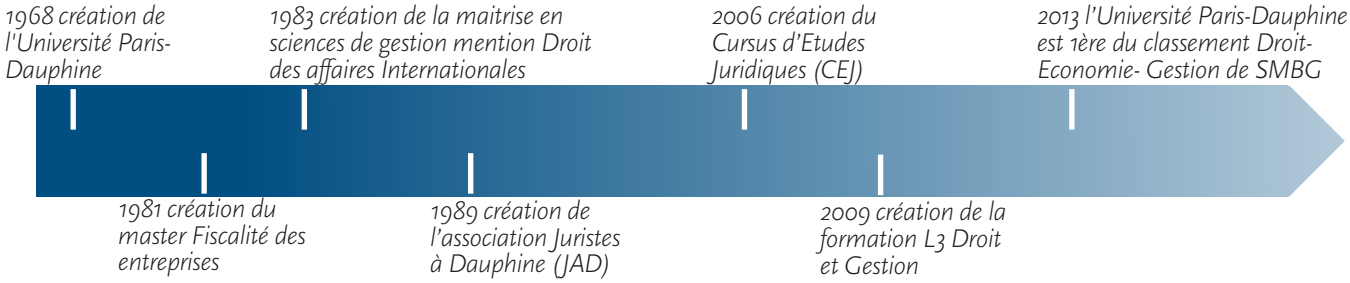
La dauphinoise.

Qui a le droit à Dauphine ?

Dauphinois, penses tu encore longtemps pouvoir nier l'importance que prend le droit à Dauphine ? Tu t'en plains déjà en DEGEAD, il te poursuivra en licence et en master, quelle que soit la filière que tu choisiras. Souvent assimilé à une centaine de pages sans fin à apprendre, à des amphis presque vides, à des weekend ponctués d'arrêts et de cas pratiques remplis de jeux de mots qui laissent à désirer... Dauphinois, tu fuis le droit, le droit te suit.

Et tu sais quoi ? Si tu ouvres les yeux, tu trouveras parmi toi, des étudiants à l'apparence de gestionnaire mais qui, bien qu'à Dauphine, ont fait du droit leur spécialité.

Mais « qui sont-ils ? ». Tentons alors de t'éclairer en jurant de faire partager le droit, rien que le droit, et uniquement le droit !



Licence Droit – Gestion :

L'excellence de la formation de juriste d'affaires de l'Université Paris-Dauphine puise son origine dans la licence Droit et Gestion. Dauphine est en effet un des rares enseignements d'études supérieures à proposer ce type de cursus bi-disciplinaire. Cette licence forme de cette manière des juristes ayant de solides bases à la fois en droit français, européen et international mais également en sciences de gestion. Madame Dorothée Gallois Cochet, professeur de droit privé à PSL et responsable de la licence Droit et Gestion à l'Université Paris-Dauphine, insiste sur le fait que « *L'examen des recrutements professionnels montre que les entreprises sont à la recherche de juristes disposant d'une expertise multidisciplinaire en droit des affaires, fondée sur une connaissance solide des problématiques et enjeux juridiques, gestionnaires et économiques, conjuguée à la maîtrise des savoir-faire correspondants* ». C'est ce qui confère d'ailleurs aux juristes dauphinois leur renommée dans le monde professionnel spécialisé. Elle rajoute à ce titre qu' « *outre les compétences et qualités de rigueur et d'analyse traditionnellement attendues de tout juriste, le juriste en droit des affaires doit avoir assimilé les fondements de la gestion des entreprises et avoir une solide connaissance du cadre européen et international de l'action des entreprises* ». De cette manière, les deux années de DEGEAD, auxquels est couplé un cursus d'étude juridique (CEJ), qui précèdent la licence, sont une nécessité à l'acquisition de solides notions en matière de gestion. Notons enfin que la dernière réforme des licences modifiera dès l'année prochaine l'appellation de la licence en « licence de droit – mention gestion ».

Avantages

Un enseignement encadré et structuré caractérisé par des professeurs à l'écoute et présents pour les étudiants. Ce choix d'une formation restreinte à un petit groupe d'étudiants permet une meilleure prise en charge.

La force des Dauphinois : ils revêtent une double compétence en gestion et en droit. Cela leur permet par la suite de se spécialiser et d'exceller en droit des affaires et en droit fiscal.

Reconnaissance dans le monde universitaire : la Licence Droit et Gestion de Dauphine prend la première place du classement SMBG 2014. De plus, plusieurs des masters de droit sélectifs de Dauphine sont présents dans les classements de SMBG 2013 avec notamment les Masters de Droit Européen et International des Affaires (240) et de Fiscalité et Droit fiscal (221) en deuxième position.

Insertion professionnelle : les entreprises sont sensibles aux juristes dauphinois qui maitrisent aussi bien les outils de droit que de gestion. Ainsi, les professionnels sollicitent les jeunes diplômés en Droit de Dauphine qui parviennent à s'intégrer facilement dans le monde du travail.

Inconvénients

Un temps divisé : les étudiants investis dans ce cursus bi-disciplinaire mènent de front, dès la première année, à la fois le copieux emploi du temps de gestion, commun à tous les étudiants du DEGEAD, et les heures supplémentaires propres au CEJ. Le programme proposé n'est pas aménagé. Les deux enseignements sont indépendants et ne se compensent pas. Il faut donc obtenir son DEGEAD et son Certificat d'Etudes Juridiques pour accéder à la L3 Droit et Gestion. Les étudiants ont ainsi peu de temps à consacrer au droit et s'exercent moins durant les deux premières années qui restent majoritairement dédiées à la gestion.

Une crédibilité à rude épreuve : les Dauphinois engagés en étude juridique ont encore le sentiment de ne pas être reconnus comme des étudiants en droit à part entière. Même si cette tendance n'est pas fondée dans le monde professionnel où les juristes de Dauphine ont assis leur légitimité, il est encore fréquent de devoir répondre à la question : « *Ah bon, on fait du droit à Dauphine ?* », puis à la conclusion : « *Oui, mais bon c'est pas vraiment du droit comme à la Sorbonne ou à Assas* ».

Annaelle Assaraf et Eva Nahoum, DEGEAD 2 CEJ

Lysias :

La Conférence Nationale Lysias, créée en 1992, correspond à une association d'éloquence pour tous les étudiants et professionnels du droit. Chaque année des finales nationales des concours Lysias sont organisées dans plus d'une dizaine d'universités dont Dauphine. Grâce à ce concours et à ses finalistes tels qu'Arnaud Attias (2011) et Julien Lemiale (2013), Dauphine a su montrer sa force et sa compétence dans le droit. Même si elle n'a pas le statut de « faculté de droit », les compétences de ses étudiants lui permettent d'asseoir son rayonnement.

From Dauphine with love

Nombreux sont les dauphinois qui ont un grand rêve en tête : PARTIR. Alice et Cédric ont sauté le pas. Tous deux anciens dauphinois, ils sont brillants, épanouis et ils s'aiment... à l'international !

Quel a été votre parcours à Dauphine ?

Cédric et Alice : Sans se connaître, on a commencé à Dauphine de la même manière. Après deux ans à l'Université de Gestion de Versailles St Quentin, on est entré à Dauphine en 2002, en 3ème année (anciennement MSG : maitrise de science de gestion).

Cédric : J'ai par la suite intégré le master de fiscalité (203) et Alice le master de finance de marché (225) qui étaient (et le sont toujours d'ailleurs je pense) les deux gros masters de Dauphine.

Alice : On est donc sorti avec de beaux diplômes en poche prêts pour le monde du travail.

À la sortie de Dauphine, vers quels secteurs vous êtes-vous dirigés ?

Alice : En sortant de Dauphine, j'ai occupé le poste d'auditeur financier chez KPMG pendant trois ans et demi. Juste avant de passer manager, j'ai été prise de lassitude et j'avais fait un peu le tour du métier, j'avais besoin de changement. J'ai donc ensuite été embauchée à la direction financière de Capgemini, plus précisément en consolidation financière et responsable du reporting (mise en œuvre des outils et méthodes de gestion de projets).

Cédric : Pour ma part, je suis parti à Londres alors que je n'avais pas d'emploi assuré, j'avais déjà le besoin de partir. Sur place, j'ai été embauché par Natixis pour qui j'ai travaillé pendant un an. De retour en France, j'ai rejoint l'équipe d'Allianz et ce, pendant six ans. Malgré les difficultés liées au début de crise, en entrant sur le marché du travail en 2007, on a évité le pire parce que même si la situation était difficile et qu'il y a eu beaucoup de licenciements, on occupait déjà des postes stables.

Qu'est-ce qui vous a convaincu de quitter la France ?

Cédric : En 2012, avec Alice on s'est recroisé et ce fut le coup de foudre. Elle n'avait pas encore eu la chance de partir à l'étranger et elle avait besoin de faire cette expérience. Capgemini, où elle était en poste, lui donnait l'opportunité de partir à New York mais moi je n'aurais jamais trouvé de travail aussi rapidement et n'étant pas mariés, nous n'aurions pas pu obtenir de visa. Alors on s'est marié, et mon ancien patron de Londres m'a proposé de partir travailler à Abu Dhabi pour l'Abu Dhabi Investment Authority (ADIA) qui cherchait quelqu'un pour rejoindre leurs équipes. Il s'agit du plus important fonds souverain au monde qui gère les excédents budgétaires de l'émirat d'Abu Dhabi ce qui correspond à plus de 750 milliards de dollars. J'ai la chance de pouvoir rencontrer les têtes des plus grandes sociétés de gestion à travers le monde, ce qui est une expérience sans pareille.

Alice : Quand Cédric m'a parlé d'Abu Dhabi, j'ai tout de suite été très motivée. J'étais intriguée par cette région du monde, pas vraiment connue et souvent perçue à tort, comme un pays du Golfe. Au fond, Abu Dhabi n'a rien à voir avec l'Arabie Saoudite, ça ressemble plus à Dubaï, à la différence que Dubaï est très festif et Abu Dhabi plus propice à une vie de famille.

Alice, où en êtes-vous professionnellement ?

Alice : Moi, j'ai du tout quitter pour Cédric. J'ai démissionné de Capgemini ce qui au fond n'était pas un mal car je me lasse vite et j'avais fait le tour du métier. En plus, à l'époque, il n'y avait pas de Capgemini à Abu Dhabi donc je n'avais pas la possibilité d'obtenir une mutation. En arrivant à Abu Dhabi en avril 2013, je voulais vraiment prendre le temps de profiter avant de retrouver un emploi. J'ai commencé à chercher en septembre et j'ai été embauchée chez Technip, en décembre, en contrôle financier. En plus de ça, Technip étant une société française, cela constitue une bonne passerelle pour le jour où je déciderai de rentrer en France. J'espère alors pouvoir viser la direction financière de Technip.

Cédric : En plus d'avoir été embauchée rapidement, il faut savoir qu'Alice est enceinte et en France, dans le contexte actuel, elle n'aurait jamais pu être embauchée à déjà trois mois de grossesse. À Abu Dhabi, le congé de maternité dure 45 jours, et embaucher une femme enceinte ne fait pas peur aux employeurs.

L'intégration n'a pas été trop compliquée ? Et la vie à Abu Dhabi est-elle si différente que celle en France ?

Cédric : Environ 5 000 français vivent à Abu Dhabi et nous sommes plus de 20 000 dans les émirats. Il faut compter un flux net de Français de plus de 5% par an.

Même si, au départ, on a eu peur qu'Alice ne trouve pas d'emploi, on a vite compris qu'il suffisait de se constituer rapidement un réseau. Pour l'anecdote, c'est lors d'un karting qu'elle a parlé de sa recherche d'emploi à un membre de l'équipe Technip à qui elle a envoyé son CV pour ensuite être embauchée.

Alice : Et puis notre but est de rester 3-4 ans, et de revenir en France. Même si la qualité de vie ici est incroyable, on vit comme dans une bulle et la famille nous manque. Nous avons l'opportunité de pouvoir côtoyer des personnes ultra-qualifiées, et cette expérience nous sera très bénéfique à notre retour en France.

Cédric : C'est vrai qu'ici, la vie est vraiment différente. La qualité des services à la personne est inimaginable. Je vais en taxi au bureau, et en à peine 10 minutes, j'y suis. On ne connaît pas la galère des transports, ni des grèves. En fait, tout nous paraît plus facile. En plus de cela ; on ne paye pas d'impôts, ce qui nous permet d'économiser pour plus tard.

J'espère que dans 3 ans, quand il sera temps pour nous de rentrer, les cycles s'inverseront et que la France commencera à remonter la pente.

Au niveau de la langue, ça n'a pas été compliqué ?

Alice : Dans l'équipe de Cédric, il y a 5 francophones donc ils échangent beaucoup ensemble en français, mais pour ce qui est professionnel, tout se passe en anglais. Il parvient à comprendre et à se faire comprendre sans difficulté.

Cédric : Le fait de devoir rédiger de longs rapports m'impose aussi de savoir bien écrire en anglais. Il faut savoir qu'en sortant de la fac, j'avais un niveau universitaire d'anglais relativement moyen et c'est l'année passée à Londres qui m'a décomplexé. Pour Alice qui partait pour la première fois, ça a été plus compliqué, mais avec la pratique elle est très rapidement devenue à l'aise.

Quels conseils pouvez-vous donner aux Dauphinois qui rêvent d'être à votre place ?

Cédric : Partez à l'étranger dès que vous en avez l'occasion. Quel que soit le secteur ou le métier, la maîtrise de l'anglais est primordiale et vous ne pourrez l'acquérir qu'en le pratiquant réellement.

Il est aussi très important d'entretenir des bonnes relations. Par exemple, quand vous quittez un emploi, il faut toujours partir en bons termes parce que vous ne pouvez jamais savoir ce que la vie vous réserve. Pour ma part, c'est mon ancien patron de Londres qui m'a introduit à Abu Dhabi.

Vous avez de la chance d'être à Dauphine qui est reconnue internationalement, alors profitez-en pour faire voyager votre étiquette de dauphinois.

Annaelle Assaraf, DEGEAD2 CEJ

La page des Assos

J'ai suivi Dauphine Eloquence à la nuit de la FEE

« Au bout du conte : la nuit de la FEE »

« Le mieux est-il l'ennemi du bien ? », « Doit-on économiser notre avenir ? », « Est-on condamné au progrès à perpétuité ? »... Voilà quelques-uns des sujets sur lesquels se sont opposés les représentants de l'ESSEC, l'ESCP, d'Audencia, Dauphine, HEC, la Sorbonne, Assas, Science Po Lyon, Strasbourg et Paris lors de « La Nuit de la FEE » (Fédération Etudiante d'Eloquence pour les néophytes), organisée cette année par Dauphine Eloquence.

Le concept ? Dauphine Eloquence le connaît bien pour y soumettre ses propres membres mais aussi ceux des autres associations de Dauphine (Match des Assoces), en français comme en anglais (Dauphine's debating society) : il s'agit d'un duel oral. Les candidats s'opposent pendant 6-7 minutes, l'un défendant le « oui » et l'autre le « non ». On aura noté la qualité des jouteurs et leur application à faire un discours original. L'un, pour défendre le mieux face au bien, nous met dans la peau d'un homme dont les nuits d'amour, initialement soldées d'un « peut mieux faire », obtiennent à force de travail la mention « mieux que bien ». L'autre, pour commencer son discours, chasse de son pupitre la représentante de Dauphine Eloquence qui vient d'achever sa présentation : « Eloignez-vous mécréante ! », avant d'enchaîner avec un récit médiéval pour la défense de l'excellence.

Malgré ces prestations de qualité et l'incontestable don des candidats, les juges les ont vivement invités à faire preuve de plus de liberté et à laisser réellement transparaître leur personnalité à travers leur plaidoirie, notamment par un traitement approfondi et personnel du sujet. Toujours aussi cynique que cassant, Me. Bertrand Périer a rappelé la tendresse naturelle que les juges avaient pour les candidats du fait de leur passion commune pour l'éloquence, ainsi que leur désir de connaître les candidats par leur plaidoirie. D'une manière générale, ces grands plaideurs, capables de faire pleurer de rire la salle Raymond Aron en totale improvisation, ont regretté que, justement, les candidats ne se soient pas plus détachés de leurs textes et leur ont rappelé que la lecture tue la spontanéité du discours et donc l'éloquence.

Les candidats n'en ont pas moins démérité et c'est finalement le représentant de la Sorbonne qui a remporté la victoire face à ses adversaires.

Marie-Alix Danton, DEGEAD2 CEJ

Juristes À Dauphine

Cette année Juristes À Dauphine (JAD) fête ses 25 ans, 25 ans durant lesquels l'association n'a cessé de promouvoir le droit à Dauphine et de cimenter les différentes générations de juristes. D'abord, JAD cherche à préparer au mieux l'avenir de ses juristes grâce à des conférences thématiques tout au long de l'année: sur le barreau, les LLM, les M2 de droit à Dauphine, etc. Le premier prototype d'annuaire des Anciens, s'inscrit aussi dans cette optique de favoriser l'insertion des juristes dauphinois dans le monde professionnel. Ensuite, Juristes À Dauphine, c'est aussi les incontournables concours de plaidoirie Lysias et Éloquence avec des jurys toujours plus exceptionnels, comme Marc Bonnant, ancien bâtonnier de Genève, lors de la finale interne 2014. En outre, l'association crée une forte cohésion entre ses membres grâce aux bars et afterworks JAD, aux parrainages de début d'année et surtout grâce au Week End des Juristes (WEJ).

JAD
Juristes à Dauphine

Enfin, JAD veut apporter plus à ses membres. Cela passe par la découverte des institutions judiciaires grâce à des visites organisées par le pôle « En Direct du Palais ». Le partenariat noué avec la Comédie Française permet également à nos juristes de découvrir les grands classiques du théâtre à petits prix. De la L1 au M1, JAD fait vivre le droit à Dauphine.

L'équipe de la JAD

Go To Togo

Mais qui se cache derrière les initiales GTT ? Depuis 13 ans, Go To Togo (GTT) s'engage pour développer l'éducation au Togo et promouvoir la solidarité internationale à Dauphine.

Ce pays francophone figure, en effet, parmi les moins développés du monde (159ème IDH sur 187). L'éducation étant un élément essentiel pour le développement d'un pays, GTT construit des collèges dans des villages togolais avec l'aide de la MDJ (une ONG locale). Notre 5ème établissement est actuellement en construction à Davedi.

Afin de concrétiser ses projets, Go To Togo cherche durant toute l'année des fonds et fait appel à la générosité des Français et des entreprises. Que ce soit en faisant les papiers cadeaux lors des fêtes de Noël, en vendant des crêpes, des tee-shirts, ou en organisant des soirées-concerts pour les Dauphinois et étudiants.

L'été, des bénévoles étudiants partent au Togo durant un mois afin de participer à la construction du collège ou pour faire du soutien scolaire. Ces chantiers humanitaires sont ouverts à tous et sont toujours une expérience formidable, pleine d'échanges et de découvertes. N'hésite pas à nous rejoindre ! Pour plus d'infos : *gototogo.net* et *gototogo@gmail.com* Local B020. Retrouve-nous sur Facebook et Twitter.

GO TO TOGO
ENGAGÉS POUR LA JEUNESSE EN AFRIQUE

L'équipe de Go To Togo

Homo Numericus !

*Des nouvelles du monde numérique**

Entre 2000 et 2013, la part du numérique dans l'ensemble des informations consignées dans le monde est passée de 25... à 98%. Les 15-35 ans d'aujourd'hui sont, et continueront d'être, les acteurs majeurs de la révolution numérique qui a bouleversé les habitudes de communication. Nous échangeons désormais quasiment uniquement des données compressées, quand le support papier avait dominé durant des siècles. Mais cette révolution touche bien d'autres secteurs, et le domaine vidéo a vu lui aussi la numérisation avoir raison des formats préexistants. Cette expansion radicale du numérique tient tant au désir d'accélérer notre communication et de faciliter le convoi des données qu'à l'ouverture d'une multitude d'aspects de la vie à la quantification (données GPS, Facebook, Forums, Google, Amazon, LinkedIn, Cookies... etc.). La mise en donnée du monde, ou *datafication*, pour reprendre l'expression de l'ouvrage ***Big Data : A Revolution that Will Transform How We Live, Work and Think***, pose toute une série d'interrogations sur l'orientation de notre société, sur le rapport des nouvelles générations à l'information et à la vie privée, sur les nouvelles structures capitalistes mais également sur les risques pesant sur les libertés individuelles.

Si l'ensemble du savoir humain était mis sur CD, il serait possible de faire cinq piles d'une hauteur équivalente à la distance Terre-Lune. Les *Big Data*, la masse d'information colossale que nous enrichissons mail après mail, *like* après *like*, photo après photo, est-elles réellement susceptibles d'être « contrôlée » ? Nos données sont noyées dans une telle quantité d'information qu'il semble finalement peu rationnel de se sentir observé. Il n'en reste pas moins que l'affaire Snowden nous appris que la NSA se réservait le droit de collecter toutes les informations, notamment venant de Facebook ou Skype, sur des individus qu'elle juge « suspects » de par le monde, ses critères étant classés secret-défense. Si Snowden a été pourchassé par les puissances qu'il avait averti, il demeure que nos données les plus intimes voyagent de par le monde, tantôt utilisées par une marque de vêtements qui pense deviner nos désirs, tantôt par une agence de services secrets qui aimerait fortement savoir si vous passez vos vacances dans un pays musulman. Il est néanmoins à noter que si la *datafication* expose d'une part chacun à voir resurgir son passé à tout moment, elle est aussi un outil démocratique inédit : on peut se prendre à rêver d'une vie politique irréprochable avec les revendications toujours plus prégnantes pour l'*open data* et la révélation des données publiques au nom de la liberté d'information... Et craindre de ne pouvoir obtenir un job parce qu'on a *liké* une force politique qui déplaît à notre futur patron.

La mise en donnée offre avant tout un haut potentiel de gestion de l'information, notamment en direct. Les outils toujours plus performants de Google permettent aujourd'hui de déterminer en temps réel l'endroit où un virus fait le plus de ravages, voire de déterminer le foyer d'une infection. L'étude des pics statistiques de mots-clés fournit par exemple une base d'informations impressionnante pour comprendre la diffusion d'une épidémie. Le potentiel préventif de l'analyse des données est tout simplement énorme : il va du déclenchement automatique d'une alarme en cas de chute numériquement suspecte d'une personne âgée à l'anticipation d'un comportement suicidaire... Mais la mise en donnée est, et c'est sûrement la plus convaincante explication de son succès, un espoir inouï pour les

débouchés d'un capitalisme en manque d'innovation. Les nouveaux moyens pour saisir la demande au plus près, au plus profond de son intimité constituent un fondement des nouvelles modes qui boostent la croissance : le *just-in-time*, les hautes technologies, les biens haut de gamme et à la demande...

Le Déluge numérique, un choix de Société

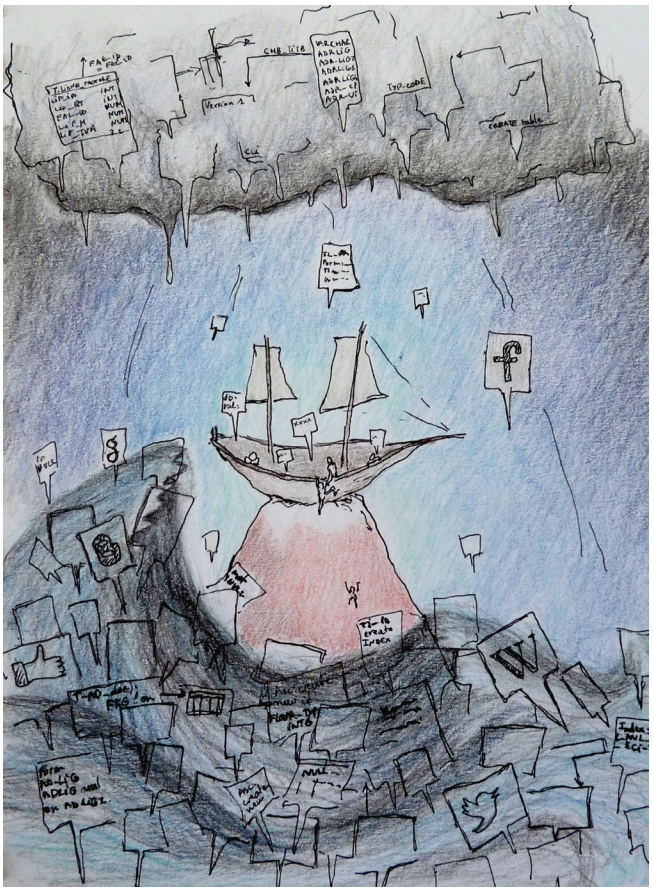
La *datafication* fait corps avec les grandes orientations des sociétés dites développées. L'explosion du numérique est tout d'abord un tournant radical dans l'emploi du temps concret des individus. Les écrans, et leurs éventuelles conséquences néfastes, deviennent de fait le centre de l'activité, et une part croissante du temps est dédiée à évoluer dans le virtuel. Au-delà des études révélant qu'il y a une forte corrélation entre le temps passé devant un écran et le sentiment de solitude, la *datafication* est révélatrice de l'orientation intellectuelle des sociétés modernes. Le corps dynamique de l'innovation, symbolisé par Google par exemple, a choisit de s'adapter à cette tendance. Si durant des siècles, statisticiens et chercheurs avaient pour méthode de trier sélectivement les informations pour constituer des échantillons pertinents, les nouvelles approches consistent bien plus à accumuler et traiter toujours plus d'informations avec des technologies toujours plus sophistiquées et à établir des corrélations, à comprendre les conséquences. Cette mode profite en premier lieu aux activités commerciales, intrinsèquement quantitatives, et dont la rentabilité s'épanouit bien mieux par la possession d'un maximum d'informations sur de nombreux clients que sur une connaissance profonde de la psychologie humaine ou des cycles climatiques. Le projet FAST annoncé en 2007 par le Département de la Sécurité intérieure américaine vise par exemple à recouper le maximum d'information afin de dénicher les terroristes potentiels, et, à terme, anticiper où et comment seront commis les forfaits futurs. Voilà qui n'est pas sans rappeler l'intrigue de *Minority Report* ; ou la tentation d'arrêter des personnes innocentes. Cela va parfaitement de paire avec la société des experts dans laquelle nous vivons, où l'éducation, et plus largement la société, préfère former des *problem solvers*, des gens capables de résoudre des équations, mais pas de poser les bonnes questions. Du CP au bac, les élèves n'apprennent jamais comment est fabriqué l'argent. En revanche, ils apprennent tous à maximiser une fonction mathématique.

Finalement, le terme « d'experts » est trompeur, notre société est bien plus une *société des consultants* ou une *société des techniciens*. Si l'éthique était historiquement de trouver les causes des évènements, elle devient de plus en plus de les gérer le plus efficacement possible. Et la *datafication* est un formidable outil de gestion. Elle nous projette toujours plus vite dans un monde d'interconnexions complexes, nous éloignant probablement des questions de fond au profit d'un déluge de données qu'il faut savoir synthétiser, décortiquer, optimiser. Les masses d'étudiants ingénieurs qui basculent finalement vers la finance illustrent bien cette tentation de fuir la recherche scientifique pour la gestion pratique. La lente transition des médias vers le tout-divertissement, la disparition progressive des débats de fond au profit des joutes chiffrées de politiques-comptables, et plus profondément ce sentiment que, maintenant, **tout est trop compliqué et connecté pour être refondé** sont d'autres symptômes d'une société qui s'étonne plus de la quantité que de la qualité.

Si la *datafication* permet réellement l'amélioration de la gestion de situations d'urgence (bien qu'alimentant elle-même les comportements médiatiques et politiques en « alerte constante ») et de fluidifier la communication, cela ne doit pas servir de prétexte pour supprimer les « réflexions lentes » que sont la littérature, les articles de fonds et autres débats d'idées, et qui portent les changements profonds et réfléchis de la société. Comme le dit Noam Chomsky, le temps moyen de parole d'un invité à la télévision permet de dire des banalités, mais pas d'avancer des thèses nouvelles, qu'il faudrait prendre du temps pour expliquer. Il en va de même pour un *tweet*. Nos esprits doivent savoir prendre le temps et s'attacher à la qualité de l'information et à la réflexion pour balancer notre tendance à la consommation, et à la production compulsive de données. Seuls ceux qui garderont cette sobriété offriront au monde une voie de sortie à la *dérive technicienne*, celle qui fait cœur avec une *société de croissance* en vogue vers l'impasse écologique, celle des horaires surchargées de certains pour mieux sur-produire pendant que les autres n'ont qu'alternativement accès aux ressources et à l'emploi, nourrie par la complexité superficielle des « études » en tout genre... Pour occuper les milliards d'emplois du temps que la pratique de la démocratie et du débat ne pourrait remplir sans déranger en haut lieu.

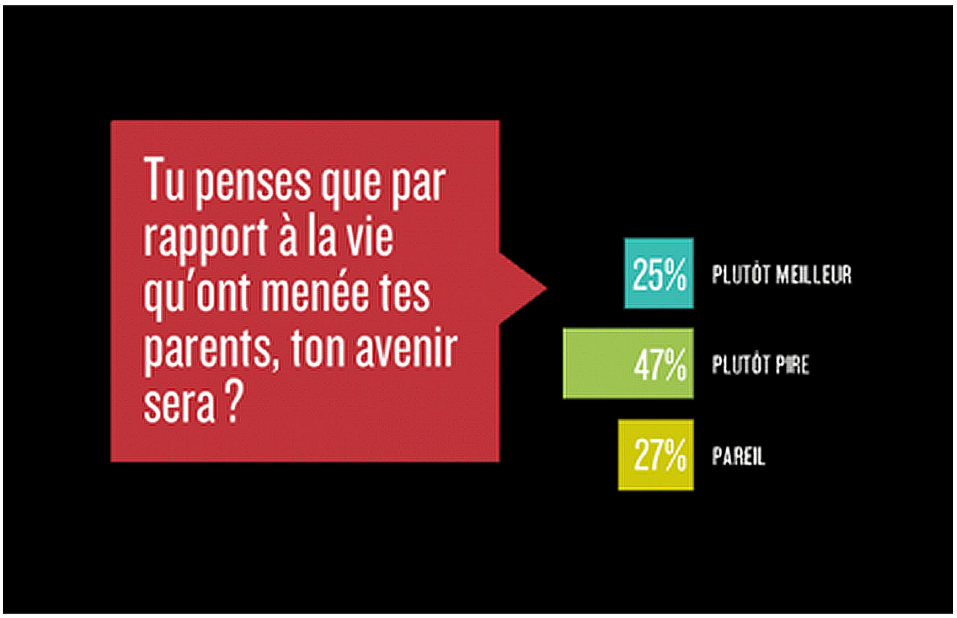
* Données émanant de l'article « Mise en donnée du monde, le déluge numérique », Le Monde Diplomatique, juillet 2013

Lionel Pelisson, M1 Économie Internationale et Développement



La génération Y et ses contradictions

Un regain de mai 1968 anime-t-il les jeunes ces derniers temps ? Que ce soit lors des manifestations pour ou contre « le mariage pour tous », le soutien qu'ils ont massivement apporté à Leonarda ou encore l'appel à lutter contre le racisme lancé par l'UNEF le 30 novembre dernier, les jeunes se mobilisent. Mais une analogie est-elle possible entre les soixante-huitards et les révoltés d'aujourd'hui ? Il ne semblerait pas. En effet, le sondage réalisé par France Télévisions sur lequel s'appuie cet article dévoile un mal plus profond, un pessimisme croissant, une jeunesse en souffrance. Un peu moins de deux siècles après l'œuvre de Musset, il est temps de dresser le portrait de ce mal du XXIème siècle qui oppresse la « Génération Quoi » ou génération Y (18-35 ans), petite-fille de l'après-guerre, du renouveau et de la consommation et fille du mouvement hippie, des groupes de rock et du culte de la liberté totale. À la question « *Tu penses que par rapport à la vie qu'ont menée tes parents, ton avenir sera ?* », 47% des jeunes sur les 210 000 sondés ont répondu « *plutôt pire* ». La génération Y se considère comme « sacrifiée », certes la crise a eu un réel impact sur sa perception du futur mais on ne peut pas lui imputer toute la responsabilité, cette génération n'est pas née avec, et certaines causes de ce désenchantement préexistaient. Par exemple, la recrudescence des inégalités ne date pas de 2008 et le poids des déterminismes sociaux n'a fait que s'accroître. Considérant la densité du sujet et la variété des questions abordées dans ce sondage, il est opportun d'axer la réflexion sur deux points principaux, sur deux contradictions présentes en chacun de nous et qui caractérisent notre génération.



L'omniprésence de l'absence

S'il est un élément qui nous démarque de toute génération antérieure, c'est bien l'arrivée d'Internet et des nouvelles technologies dans notre quotidien. Cette « cyber-révolution » s'est peu à peu imposée à nous et nous ne pouvons à présent nous passer d'elle. Au cours de la dernière décennie, les mentalités et les habitudes ont évolué vers d'autres moyens d'échange, à savoir les réseaux sociaux. Ce qui fait notamment leur succès, c'est la possibilité de personnaliser son profil, d'affirmer ses positions, son appartenance à une communauté ou de s'en démarquer, et bien entendu d'être en contact avec une centaine de personnes, d'avoir l'impression de n'être jamais seuls que ce soit avec nos amis Facebook ou nos « *followers* ». Et pourtant, 33% des moins de 25 ans se sentent seuls selon une étude réalisée par TNS Sofres en 2010. Les « *like* » et les abonnements nous rassérènent mais après tout, ce ne sont que des notifications, des adhésions spontanées qui représentent peu pour leurs auteurs. De plus, les réseaux sociaux sont des catalyseurs mais sont également imprévisibles. Un lien sans frontière s'est établi entre les membres de ces réseaux sociaux, de nombreuses informations sont échangées, ce qui peut être le point de départ de mouvements de révolte comme en témoignent les évènements récents.

D'autre part, cette omniprésence de l'absence se retrouve aussi dans la difficulté qu'ont les jeunes à entrer dans le monde du travail malgré leur diplôme. Les employeurs voient en la génération Y des « paresseux ». Encore faudrait-il que les générations précédentes lui fassent confiance et partagent les richesses. Le sondage compare la situation des jeunes des années 1970 à ceux d'aujourd'hui sur deux critères. Le premier est le suivant, en 1975, les salariés les plus jeunes gagnaient en moyenne 15% de moins que les salariés les plus âgés. En 2013, l'écart est désormais de plus de 40 %. Les jeunes valorisés d'hier seraient-ils devenus des seniors favorisés d'aujourd'hui, ayant oubliés de redistribuer les privilèges en évoluant ? Deuxièmement, une dévalorisation des diplômes est aujourd'hui incontestable. Le Baccalauréat n'est plus qu'un laisser passer pour les études supérieures, la course aux diplômes est en marche, mais au final cela crée un engorgement de personnes diplômées qui luttent pour obtenir un emploi correspondant à leurs qualifications. En effet, dans les années 1970, 60% des 30-34 ans diplômés du Baccalauréat parvenaient à accéder à un poste de cadre contre moins de 30% aujourd'hui. Que ce soit dans leurs relations ou dans le monde du travail, les qualités et les compétences des jeunes manquent de reconnaissance.

Ambivalence entre solidarité et individualisme

Une autre caractéristique de la génération Y repose sur le tiraillement que les jeunes éprouvent entre solidarité et individualisme. Les jeunes s'investissent plus souvent qu'avant dans des associations. Par exemple, la mission humanitaire du 4L Trophy est victime de son succès avec plus de 2500 jeunes qui y participent chaque année. Son organisateur rappelle que le 4L Trophy « *c'est aussi des valeurs : la générosité, la solidarité entre les concurrents et avec les populations, le sens du collectif et du partage* ». De plus, la génération Y est la première à prendre conscience des enjeux environnementaux et tente de changer les mentalités. Enfin, la solidarité se retrouve dans les projets d'entreprises qu'elle développe comme le *crowd-*

funding, ou ceux qui ont pour mission de récupérer les objets usés, le *self-storage*, ou encore les sites de vente ou de prêt entre particuliers.

Néanmoins, ce manque de reconnaissance illustré plus haut participe à l'individualisme des jeunes. Méfiant, et touché par la crise économique, l'individu moderne, sceptique à l'encontre de l'État et à son succès, préfère se rapprocher de ses pairs. Le réseautage comme l'isolement sont des formes de cet individualisme. Cependant, celui-ci n'est pas forcément condamnable. L'argent est devenu le nouvel opium de la société, la compétition pour obtenir un premier travail est sans merci, et la perte de confiance en les politiques menées est réelle. Une dénonciation sévère des hommes politiques est faite par les sondés, seulement 1% a totalement confiance en la politique contre 45% pas du tout. Malgré tout, cette génération n'a pas perdu tout intérêt envers la politique mais estime que l'opinion publique n'est pas assez écoutée et que les intérêts de la République sont relégués au second plan.

Pour nuancer ces deux aspects, les 210 000 sondés sont d'accord à 78% pour dire que l'on ne s'en sort pas dans la vie sans solidarité et 82% estiment qu'il y a trop d'individualisme dans la société. La méfiance qui habite les jeunes à l'égard des autres pourrait conduire à une parcellisation de cette génération avec la société, dont le paroxysme serait le reniement de la nation. Le sondage dévoile qu'en cas de guerre, seulement 54% des jeunes seraient prêts à se battre pour la Patrie.

Pour conclure, cette génération a beaucoup d'espoir mais est hantée par la peur de son avenir, que ce soit dans ses choix d'orientation, ses modes de pensée ou le fait qu'elle ne puisse plus compter que sur elle-même. Ces préoccupations et les adversités de la vie peuvent en désorienter certains. Au-delà de ça, des chiffres accablants montrent à quel point il faut que la société se remette en cause : 21% des sondés déclarent vouloir partir à l'étranger « dès que je peux je me barre » et 49% « un jour peut-être je partirai » ; car sans jeunesse, la société est vouée à disparaître.

Laurie-Anne Riera,
DEGEAD2 CEJ

Voyez comme vous êtes !

C'est quoi la génération Y ?

On en parle beaucoup, dans les médias, de cette génération « Y ». Pourquoi « Y »? Il s'agirait de faire suite à la génération « X », la subversive, confiante (et un tantinet requin) génération qui a vu le jour entre 1960 et 1981. Il y a aussi la phonétique : « Y » comme l'agressif « why ? » que nous oserions imposer à nos patrons et hiérarchies dans notre « quête de sens ». Elle rassemble la majorité des individus nés entre 1979 et 1999, dans un pays riche (principalement), qui ont en commun un corpus de valeurs *mainstream* de notre époque. Mais du coup, à quoi ressemblez-vous, *Yers* sauvages ?

« Y » comme l'agressif « why ? » que nous oserions imposer à nos patrons et hiérarchies dans notre « quête de sens »

Que l'étudiant qui me lit se prépare à en prendre pour son grade.

Bien que vous n'ayez vécu que dans des contextes économiques où il vous est plus aisé d'être chômeur que simple employé, vous, jeunes d'aujourd'hui, avez le culot de « choisir » vos patrons ! Terreur sur les entreprises : quand vous êtes compétents et diplômés, vous vous en fichez un peu de la firme multinationale que vous représentez. Pire encore ! Vous êtes fragiles. Des témoignages de consultants au sein de ces groupes rapportent qu'un simple discours ferme et en désaccord vous déstabiliserait fortement. D'après Brooke Donatone, psychothérapeute à New York, vous tarderiez à gagner l'âge adulte : même à 30 ans, beaucoup seraient encore très immatures. Aucune réforme de la majorité civile n'a été initiée à votre insu ; si vous stagnez à un stade d'adolescent attardé, c'est la faute de vos « parents hélicoptères ». Vous payez le fait d'avoir été choyés et éloignés des problèmes de la « vraie vie » par vos géniteurs trop occupés à « tournoyer autour de leur progéniture ». **Inadaptés à la jungle sociale, vous ne serez jamais capable d'apprivoiser un monde qui ne saurait vous offrir autre chose que de la... frustration.** Sentez le comble d'ici : le monde ultralibéral craint désormais les mentalités qu'il a engendrées chez **des enfants pleurnichards faisant jouer la concurrence entre les groupes et qui ne voient plus dans l'emploi qu'un moyen d'empocher de l'argent pour assouvir leurs propres désirs !**

Une volonté et une capacité à changer les choses

Prix de consolation

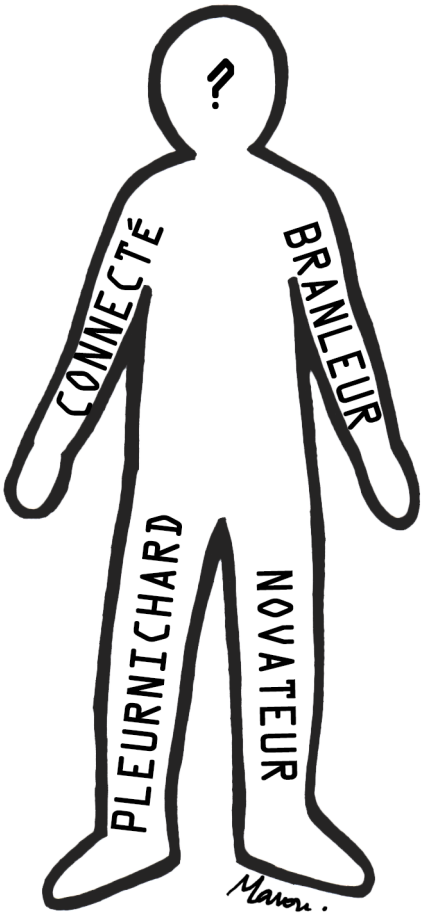
Heureusement pour vous, génération perdue, vous ne vous résumez pas qu'à cela. Pour certains, tant en entreprise que dans les milieux académiques, vous êtes une sorte de Messi. Vous, *Yer*, êtes d'une féroce efficacité en entreprise. **Travaillant sous le joug d'une motivation interne plutôt qu'avec une carotte en récompense,** vous êtes facilement joignables 16h par jour et n'hésitez pas à travailler depuis chez vous : vous ne faites même pas de réelle coupure entre vie privée et vie professionnelle ! Vous êtes dévoués, mais sous condition d'une certaine flexibilité, d'un univers « cool » et amical où on vous écoute (tout comme papa-maman vous avaient écoutés quand il avait fallu choisir la couleur du nouvel Espace). Emergent alors de grandes multinationales pleines d'idées — au hasard, Google. Le nouveau roi de la Silicon Valley emploie 350 personnes dans son siège allemand de Hambourg, moyenne d'âge : 35 ans. De nombreux *Yers* peuvent y déboucher d'un couloir-station de métro vers une salle de réunion déguisée en cabine d'avion. Il y a une piscine, des salles de gym, des salles de yoga, des salles de massage... Bureau-

Disneyland ? Raté, ce n'est pas pour vos beaux yeux. Un employé qui se sent bien, « grâce » à son employeur, c'est un employé qui sera productif, mais surtout redevable à l'entreprise. Belle méthode, quand il s'agit d'exploiter la créativité d'un individu accessible à toute heure du jour et de la nuit.

Au-delà d'une forte tendance à la dépendance et à l'assistanat, **votre génération, qui se targue du sobriquet de « millénariste », a su tirer de la qualité de vie encore inédite qui lui a été offerte dans sa jeunesse une volonté et une capacité à changer les choses.** Tout comme les baby-boomers ont pu façonner le monde tel qu'on le connait aujourd'hui, vous, *Yers*, seriez en passe de le révolutionner à votre tour : vous êtes selon William Strauss la « *prochaine grande génération* ». Champagne ! Malgré vos désirs insatiables et intolérants à la frustration, vous serez bientôt capable « *d'améliorer le monde* » car vous êtes conscients que tout est possible et que tout est toujours en mouvement ! Réconfortant, comparé à l'avenir en demi-teinte qui semble se profiler pour l'hémisphère occidental du XXIème siècle... mais aussi belle manière de dédouaner vos parents et grands-parents des fruits de leur égoïsme consumériste.

Une génération... tout court ?

Vous comprendrez ainsi qu'il est aisé de qualifier son semblable par ses qualités et défauts apparemment évidents. Ce n'est néanmoins pas pour autant que l'on tirera des vérités générales : tel est le problème de la qualification d'une génération émergente. Son homogénéité est très limitée et elle n'est définie que par des bornes à géométrie variable. **On peut toujours vouloir la disséquer, il n'en reste que peu de caractères communs variant tant d'un individu à l'autre que l'étude de tous n'est qu'une science très inexacte.** La compétition entre jeunes diplômés en finance à la City est toujours la même et les idées novatrices ne vous atteignent toujours pas massivement : la révolution n'est pas en marche (ô rage !). **On vous identifiera donc plutôt par les tenants et aboutissants qui vous font déterminisme : une génération, Y ou pas, ce n'est alors que le fruit d'un contexte et des enjeux qu'on lui oppose.** *Yer* sauvage, la prochaine fois que l'on te décline ton CV, médite cette phrase de Desproges : « *Certes, il est pénible de vieillir, mais il est important de vieillir bien, c'est-à-dire sans déranger les jeunes.* »



On vous identifiera donc plutôt par les tenants et aboutissants qui vous font déterminisme : une génération, Y ou pas, ce n'est alors que le fruit d'un contexte et des enjeux qu'on lui oppose.

Charles Moulinier,
DEGEAD1

AUTO ECOLE SIMONET
Valéry
PERMIS ACCÉLÉRÉ
Stage de code en 3 jours
Stage de conduite en 15 jours
PERMIS BOÎTE AUTO
PERMIS TRADITIONNEL
06.11.19.73.14 www.permisrapide.com
Face à la Gare - 10 Av de la République
14800 Deauville
autoecole.simonet@gmail.com

Kim, des cris à la crème

1h26 pour arbitrer entre sexe et études. C'est le dilemme qui est proposé aux étudiants d'un HEC à peine déguisé pour optimiser leur passage dans la première Business School d'Europe. C'est par envie pour *La Crème de la Crème* que s'est ruée la crème gâtée de Dauphine, avec une question en tête : sommes-nous comme ceux que nous allons voir ? Nous avons beau en être de pauvres ersatz sans goûts, nous nous y identifions : quel traitement nous réserve donc Kim Chapiron ? Ces questions en tête, les étudiants dauphinois se ruèrent sur la centaine de places offertes par l'ACD et le BDA, s'apprêtant à découvrir avant tout le monde le troisième film du cofondateur de Kourtrajmé et réalisateurs des films à polémiques *Dog Pound* et *Sheitan*, dont l'œuvre dépeint la génération Y. Enfin, laissons-le vous l'expliquer, il sera plus clair que nous.

Que visait La Crème de la Crème ? La jeunesse, la violence, la société… ?
C'est « aujourd'hui », vu à travers la jeunesse. L'offre et la demande qui dictent les lois : c'est un sujet très contemporain. C'est intéressant de le traiter à travers la génération Y, car le film porte, comme les deux précédents, sur la jeunesse : *Sheitan* concerne la jeunesse des années 1990 qui correspond à ma génération, tandis que *Dog Pound* traite d'une autre extrémité sur un autre territoire, d'une autre culture.

C'est plutôt un film sur les étudiants en école de commerce que sur l'école de commerce

Vous traitez généralement les extrêmes. Considérez-vous cette population étudiante comme telle ? On parle de sujets plus incorporés dans la société…
Moi je le considère comme un extrême car quand on se présente comme venant de ces écoles, on est un marginal. Au lieu d'être le dernier de la classe comme dans *Dog Pound*, là on est le premier. On a le réflexe de se méfier autant du premier que du dernier. Sauf qu'au lieu d'être le dernier, on est le premier. Ça reste quand même un extrême.

D'où l'intérêt de filmer des milieux assez violents, afin d'appuyer les traits des personnages.
Plus que violent, je dirais des lieux fermés. Les personnages sont obligés de se raconter, et de se rencontrer. Et raconter des personnages reste quand même pour moi le but d'un film. Finalement, c'est plutôt un film sur les étudiants en école de commerce que sur l'école de commerce.

On a un beaucoup dit que vous étiez, avec Romain Gavras, la relève de Gaspard Noé que cela soit Seul contre Tous qui vous a fortement influencé ou l'improvisation inhérente à Irréversible. Aujourd'hui, vous vous êtes affranchi de cette image ?
Je ne sais pas. En tout cas à l'époque de *Seul contre Tous*, c'est sûr que j'étais là et j'aime beaucoup la trajectoire qu'il prend avec *Enter the Void* et toute cette recherche sur le DNT, le livre des morts… Ce sont de très beaux sujets qui permettent de raconter beaucoup de choses. Mais je pense qu'on raconte des histoires très différentes et que nos héros ne se promènent pas dans les mêmes univers.

Pourtant vous disiez que vos films traitent de la société d'aujourd'hui et Mathieu Kassovitz disait justement à propos de Seul contre Tous : « Toute société a les films qu'elle mérite. » Et cela rejoint le travail sur la violence, tant morale que physique qui traverse votre cinématographie
Forcément oui. La violence est une couleur que j'aime beaucoup utiliser. Dans tous mes courts métrages il y a pas mal de violence, dans *Sheitan* et *Dog Pound* un petit peu aussi (*ndlr : tout est relatif !*). Dans *La Crème*, pour une fois,

c'est moins visuel mais dans le fond, c'est le plus violent des trois. À partir du moment où on parle d'humains, on est obligé de parler de violence. Après, quelle violence ? Avec *La Crème*, ça a beaucoup plus d'impact qu'une pêche dans la gueule ou qu'une émeute en prison. Là c'est une violence de manipulation, une violence d'idéologie... C'est l'apprentissage de cette violence et cette naïveté qu'ont les héros de l'utiliser de façon adolescente. Car quand on est ado au final, on pardonne : « *on a le droit de faire une bêtise mais on n'a pas le droit de la faire deux fois* ». C'est là qu'est l'intérêt de la raconter au travers de l'adolescence.

Dans ce sens, on peut interpréter La Crème de la Crème comme une réponse à Dog Pound, traitant de mineurs condamnés justement car ils ont répété leurs erreurs et donc à qui on ne pardonne plus.
Bien sûr, dans *Dog Pound*, avec le thème de la prison juvénile, j'ai gardé un regard un peu critique et utopique. J'ai, par la force des choses, conservé un parti pris assez frontal.

On leur apprend quel métier est le plus rentable dans ces grandes écoles mais ce métier-là change presque tous les mois.

Avec *La Crème*, il faut nuancer, être dans le flou car c'est le fonds de commerce de ces « *jeunes futurs je-ne-sais-quoi* ». Il n'y en a pas un seul qui a été capable de me dire ce qu'il voulait faire ! On leur apprend quel métier est le plus rentable dans ces grandes écoles mais ce métier-là change presque tous les mois. À la question : « *tu vas faire quoi ?* » on rentrait systématiquement dans des descriptions dont il n'y avait jamais de finalité...

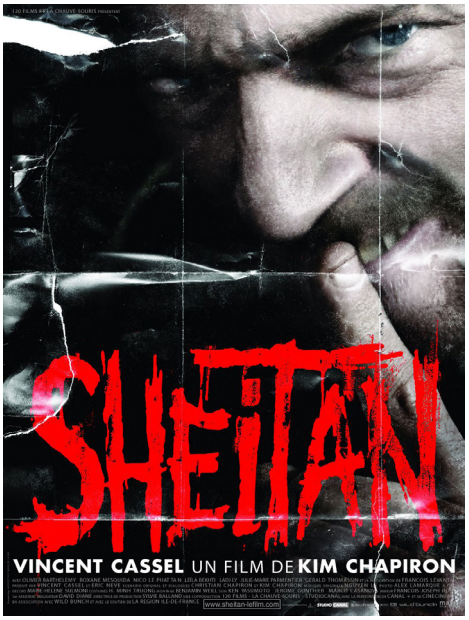
C'est un cinéma de la jeunesse que vous réalisez, « générationnel » et il y a cette rupture avec un monde bipolaire pour un monde plus contrasté.
Oui c'est sûr que c'était une génération dualiste. Ça me fait chier de dire que c'est peut être grâce à la partie vietnamienne qui est en moi mais c'est sûr que quand on va faire un tour au Moyen-Orient ou en Extrême-Orient, la notion de bien et de mal y est très différente. Un mec qui tue un bébé fait quelque chose de mal alors qu'un mec qui donne de l'argent à un clochard on ne sait pas s'il est vraiment désintéressé. Le bien est une notion extrêmement floue alors que celle du mal est très précise. J'aime bien l'idée de mélanger ces deux notions au sein de mêmes personnages. C'est ce que j'aime faire ressortir : les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être.

Vous n'avez pas peur que cette violence spectaculaire cache votre message ?
Le terme de « message » me gêne. Ça renvoie à une idée que tu essaies d'imposer. Du coup, mon objectif n'est pas de faire passer un message mais plutôt, chemin faisant, de laisser le spectateur attraper les idées qui lui parlent. Après tout, tant mieux si les gens se racontent une petite idée !

Alors au final, c'est quoi le sujet de La Crème de la Crème ?
Moi je veux parler des êtres humains. Dans *La Crème*, c'est ce qui prend beaucoup de place. Le thème du proxénétisme et de l'offre et la demande appliqué aux étudiants, ce n'est que le côté spectaculaire du film. Quand on rentre dans l'histoire, on voit bien que ce sont juste des ados qui tombent amoureux à une époque où pleins d'éléments vont contre ce sentiment. À mon époque, c'était plus facile de tomber amoureux. L'idée qu'on a eu pendant tout le film est qu'**aujourd'hui, la vraie transgression c'est d'être amoureux**. Prenez un couple : il est complètement transgressif. Vous mettez deux gens amoureux, vous leur dites : « *He mais les gars qu'est-ce qui vous arrive ?* ». À côté, vous prenez le mec qui se tape toutes les meufs, qui a des exploits sexuels, telle meuf qui a fait ci, tel mec qui a fait ça : c'est presque devenu banal. Le cul spectaculaire, le mec qui aurait enchainé les 400 coups est devenu quelqu'un de banal à travers les images alors que le mec qui arrive main dans la main avec son amoureuse, on ne le comprend pas et on est surpris. On est parti de cette idée paradoxale et je pense qu'au fond, c'est ce que le film raconte.

Aujourd'hui, la vraie transgression c'est d'être amoureux

Propos recueillis par
Charles Moulinier,
DEGEAD1
et Julien Laurian,
M1 Marketing et Stratégie



Sexe et santé : Génération Y'a plus le temps

Y'a plus le temps d'aller chez le médecin, y'a plus le temps de se protéger, y'a plus le temps d'apprendre à se connaître avant l'acte sexuel.

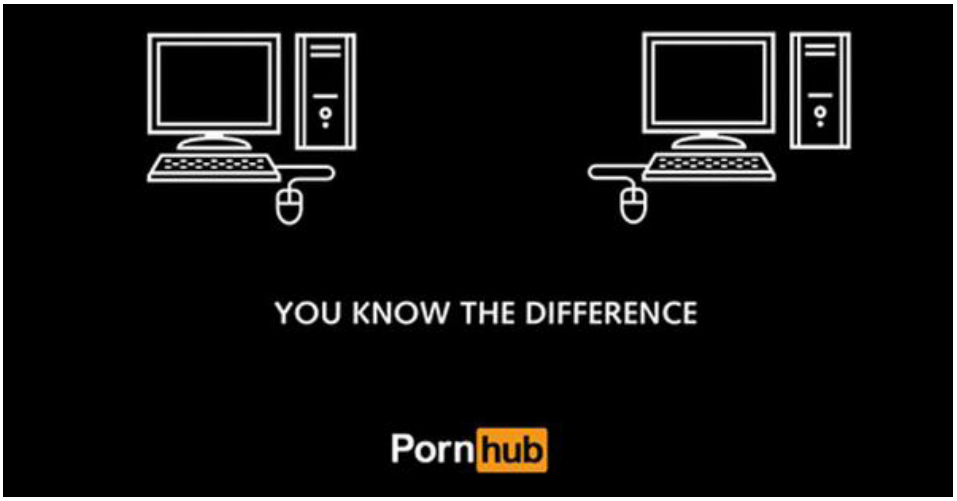
N'importe quel sujet suscite des interrogations de la part des générations précédentes qui cherchent à tout prix à comprendre les *Yers*. Si le rapport à la santé des Y est un sujet encore peu développé, le sexe quant à lui, sujet jusque-là tabou soulève bien plus de questionnements.

L'enquête menée récemment par l'Université Pierre et Marie Curie, a mis en avant le fait que la génération Y associe facilement la santé à un sujet d'actualité parmi d'autres. Les jeunes se sentent suffisamment informés pour ne pas entretenir de relations avec les professionnels de santé, vils mercantilistes courant après leurs maigres économies. Ils préfèrent bien souvent s'auto-médicamenter et se cultiver par le biais de sites Internet comme Doctissimo plutôt que d'aller consulter un médecin par manque de confiance mais également par manque de temps (génération pressée).

Les jeunes se sentent suffisamment informés pour ne pas entretenir de relations avec les professionnels de santé

Cependant ils n'en sont pas moins conscients des maladies qui les entourent et notamment des MST. En effet, les *Yers* n'ont jamais connu le monde sans le Sida, apparu dans les années 80.

Les médias sont aujourd'hui davantage hyper sexualisés et le développement d'Internet et des sites comme *Youporn*, assimilant souvent le sexe à un art, ont permis un accès à la pornographie beaucoup plus rapide pour cette génération que pour celle de ses aînés. Il semblerait que les *Yers* ne prennent pas le sexe à la légère mais plutôt très à cœur. Dès qu'il faut parler de ce sujet, la société renvoie régulièrement l'image d'une jeunesse débridée ; il suffit de voir les pseudo modèles des plus jeunes de la génération, Miley Cirus ou Rihanna pour comprendre.



La génération Y a bien un rapport décomplexé à la pornographie, celle-ci étant beaucoup plus accessible qu'autrefois.

Influence il y a bien sûr, mais plus dans les idéaux que dans les pratiques : le culte de la performance est bien présent et l'individualisme ayant pris le pas sur le collectif, ils se soucient d'abord de leur plaisir personnel, y compris en matière de sexe.

Ainsi, les mœurs changent. Rapidement ? Ce n'est pas évident. L'âge moyen du premier rapport sexuel, environ 17 ans pour les filles comme pour les garçons, n'aurait pas changé depuis une trentaine d'année selon l'Inserm et l'Ined.

Par ailleurs, les *Yers* sont en permanence surinformés, la totalité des médias mais aussi les diverses journées mondiales de sensibilisation rappellent que chaque pratique non protégée peut entrainer un risque majeur : SIDA, multiples cancers, MST, etc. Le fait que même les acteurs pornos doivent se protéger à l'écran ou encore des sites tels *onsexprime.fr* accompagnés de contenus originaux comme la web-série « puceaux » sont des exemples parmi tant d'autres de cette surinformation.

De plus, la génération Y est la première à avoir « étudié » les MST. Autrement dit, elle a eu accès simultanément à la théorie et à la pratique visuelle, à l'éducation et au porno. Depuis 2001, le sujet du Sida a fait son entrée à l'Éducation nationale et deux ans plus tard, les élèves ont eu droit à des cours d'éducation sexuelle lors de leurs années collège et lycée. « *La manière dont on a appréhendé le sexe à l'école était axée sur les MST et la contraception. Ce qui ne mène pas franchement à une vie sexuelle totalement débridée* » rappellent Julia Tissier et Myriam Levain dans « La génération Y par elle-même - Quand les 18-30 ans réinventent la vie. »

Alors une question subsiste : pourquoi les jeunes ne se sentent-ils pas responsables de leur propre protection ? Selon les résultats d'une enquête de la Smerep publiée à l'occasion du Sidaction 2014, plus d'un tiers des étudiants ne se protégerait pas lors des rapports sexuels.

Trois raisons principales ont été avancées : les deux partenaires ont déjà fait un test de dépistage, l'un des deux utilise un autre moyen de contraception, ou bien « *cela enlèverait la magie du rapport sexuel* ». Cette situation de non contraception augmente presque partout dans le monde : en France, elle est passée de 19 % à 40 % ces dernières années.

La pornographie a désacralisé l'acte sexuel et a introduit des stéréotypes comportementaux.

Aussi, des attitudes se répandent : l'usage de plus en plus décomplexé des sites de rencontres comme Meetic, Badoo, etc. Adepte des « plans culs », cette génération connaît une vraie libération sexuelle notamment chez les femmes. Les coucheries d'un soir sont bien mieux acceptées qu'il y a quarante ans. Cependant selon Florence Maillochon, chercheuse au CNRS, il semblerait que les pratiques évoluent bien plus vite que le conservatisme sur le couple et la sexualité

principalement à cause du fait que cette génération rencontre des difficultés à se situer par rapport à ses prédécesseurs. Génération complexée ?

Il y a bien une différence d'approche générationnelle : les maladies sexuellement transmissibles et principalement le sexe ne sont plus des sujets tabous. Plus encore, en parler est devenu la norme. Héritiers de quarante ans de révolution sexuelle, les *Yers* ont une immense culture générale dans ce domaine, ils sont bien conscients des risques qui les entourent mais ils s'en soucient peu. « Sous pression » en permanence, la génération Y n'a peut-être plus le temps de consulter les médecins, ni de se protéger, mais en a bien assez pour se cultiver sur les sujets qui l'intéresse par le biais du net, sujets qui ont bien évolué entre deux générations.

Margaux Julien, DEGEAD1

J'irai instagramer sur vos tombes

De la génération Y, c'est à dire de vous, de moi et de tous nos pairs entre 18 et 30 ans, on retiendra un attrait indéniable pour les vidéos de chats sur le net mais aussi et surtout un narcissisme — quasi — sans limite.

À travers des *Instacollages* révélant des *Instamoments* entre *Instafriends* somme toute très *Instafun* ; notre génération s'expose sans relâche et s'aime (insta)inconditionnellement. En trois ans, *Instagram* est devenue l'appli *trendy* qui permet de faire du vieux avec du neuf à coups de filtres plus ou moins jaunes. Mais *Instagram* a surtout confirmé les soupçons de la génération X à notre égard : Nous ne serions, à leurs yeux, que de jeunes gens superficiels dont l'image importe trop.

Nos ascendants avaient la culture jeune, nous avons l'Instaculture

Et si au lieu d'accepter cette étiquette de génération nombriliste que nos aînés nous ont accolée nous revendiquions cette attitude certes peu rationnelle mais tellement révélatrice de notre état d'esprit ? Nos ascendants avaient la culture jeune, nous avons *l'Instaculture*, en d'autres termes nous sommes assez confiants pour pouvoir assumer et affirmer qui nous sommes non seulement à nos proches mais aussi aux *Instagramers* du reste de la planète.

Confiants certes, mais aussi novateurs. *Instagram* c'est avant tout la création de l'art 2.0. Alors oui, n'est pas Willy Ronis qui veut mais la petite appli aux 30 millions d'utilisateurs a su démocratiser l'univers très select de l'art. Plus besoin d'un reflex dont on n'ose prononcer le prix pour s'adonner aux joies de la photographie. Nul besoin non plus de savoir manier les pinceaux ou de former des métaphores à la Musset pour dévoiler sa créativité. Faire une belle photo sur *Instagram* c'est avant tout porter un regard nouveau sur ce qui nous entoure.

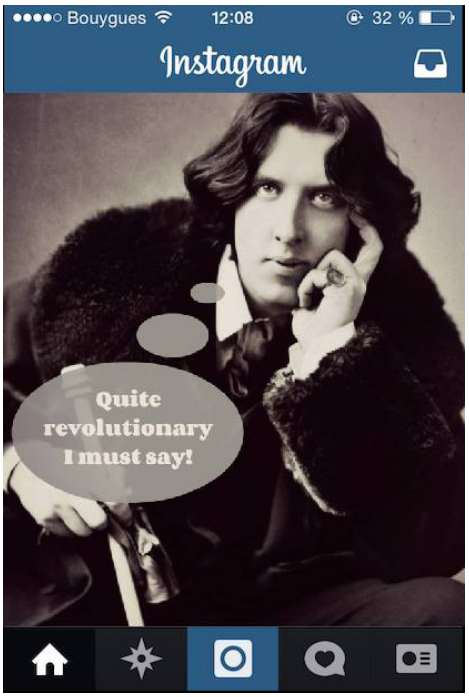
Pour capturer des instants de vie il faut d'abord « penser carré ».

Les conséquences du format carré ne sont pas des moindres, ceux d'entre vous qui ont déjà connu la frustration liée à un rognage forcé l'admettront aisément. Les lignes de symétrie se doivent d'être parfaites, l'effet de profondeur dont vous étiez si fier n'est plus qu'anecdotique et les cadres proposés ne font qu'empiéter un peu plus sur votre chef-d'œuvre. *Instagram* comme l'amour répond d'abord à une règle : revoir ses objectifs à la baisse.

Les couleurs aussi demandent de la clairvoyance. Alors que dans votre prime jeunesse votre père réglait non seulement la vitesse d'obturation, mais aussi l'ouverture et la sensibilité ISO de son Nikon à pellicule permettant la parfaite lumière, le rayon offrant un splendide clair-obscur... vous appliquez un filtre. Du Nashvill au Earlybird, vous avez autant de choix qu'un camé côtoyant les Rolling Stones.

Avec *Instagram* comme avec le FN ce sont les couleurs qui créent l'atmosphère : dramatique ou délicat, le ton est donné par une saturation plus ou moins forte.

Au delà du simple cliché posté à la va-vite, *Instagram* est une vrai appli technique et si l'on prend la peine de fermer les yeux sur les trop nombreuses *duckfaces* et le *foodporn* incessant qui prennent *Instagram* d'assaut, on y découvre des publications singulières qui a défaut de



marquer l'histoire des arts marqueront une génération.

La génération Y voit donc plus grand, plus loin le tout sans se soucier des jugements qui pourront être portés sur ses quelques *selfies* aux *hashtags* douteux. Alors n'hésitez plus ; à tout ceux qui auront l'audace de moquer vos publications, ne manquez pas de répondre « *j'irai instagramer sur vos tombes !* ».

Elise Jordan (BDA), DEGEAD1

La déperdition de la compétitivité française : mythe ou réalité ?

Malgré une baisse du déficit commercial français en février dernier, son solde reste négatif de 3,4 milliards d'euros. **Les raisons d'un tel déficit sont nombreuses, notamment le renchérissement de la facture énergétique due à la hausse des prix des énergies fossiles et l'appréciation du taux de change de l'euro par rapport au Dollar depuis 2004.** Et si la responsable était la dégradation de la compétitivité française, c'est-à-dire l'incapacité pour le pays de conserver, voire de gagner des parts de marché à l'international ?

En décembre 2012, Louis Gallois a rendu un rapport proposant des solutions pour améliorer les capacités exportatrices des entreprises françaises. Comme toujours, les politiques nationales trouvent des boucs-émissaires au manque de dynamisme français : les institutions européennes empêchant les États membres de mener de véritables politiques nationales autonomes, le taux de change de l'euro limitant l'attrait des produits français dont les prix sont « trop » élevés, l'Allemagne grignotant les parts de marché françaises grâce à une politique vigoureuse de baisse du coût du travail, etc. À force de comparer la France et l'Allemagne, on ne sait plus distinguer le pays qui fait exception à la règle, règle obligeant les pays à concéder des efforts pour rester compétitifs. En réalité, sur la dernière décennie, **le renforcement du poids des pays émergents dans le commerce international a fait baisser la part des exportations des pays développés dans les exportations mondiales.** L'Allemagne est la bonne élève et s'en est bien sortie mais la perte de parts de marché français est dans la « moyenne » des pays européens. De plus, la spécialisation sectorielle française repose sur le commerce des services, devançant l'Allemagne dont sa force est l'industrie.

Mais le manque de compétitivité est le plus souvent le symptôme et non la cause des faiblesses économiques sous-jacentes des pays. Le problème structurel français est indéniable : pour un produit identique, les prix français ne peuvent rivaliser avec les prix d'Europe de l'Est ou d'Asie en raison du fort cout du travail (compétitivité-prix). Néanmoins, la France peut se démarquer en exportant des produits plus innovants, mieux promus et de meilleure qualité. Comment ? En investissant dans la recherche et le développement (R&D). Le premier problème est qu'en France, ces dépenses ne représentent que 2,2% du PIB, contre 2,8% pour l'Allemagne, entre 3% et 4% pour les pays scandinaves et plus encore pour la Chine. Le second problème est presque d'ordre culturel : la majeure partie des investissements français en R&D sont publics. Le déficit d'investissements privés se fait déjà sentir car notamment, moins de brevets sont déposés. **Les dés sont jetés mais la partie n'est pas terminée : la France a les capacités ainsi que les atouts pour se démarquer de ses concurrents.** Ne voyons pas dans le pessimisme ambiant une marque de fabrique bien française.

Pierre-Hernan Rojas,
Doctorat d'économie

La politique publique comme facteur déterminant du dynamisme économique

Que ce soit dans le rapport Gallois de novembre 2012, dans le palmarès annuel du *Forum Economique* de septembre 2013 ou encore dans les conclusions accablantes de l'OCDE de novembre 2013, *on crie haro* sur la compétitivité française. À l'occasion de l'étude *Sustainable Governance Indicators* 2014, parue le 7 avril dernier, les experts de la puissante fondation allemande Bertelsmann estiment même que « ***La France n'est pas capable d'affronter les défis de la***

construction européenne et de la mondialisation ».

Les enjeux qu'impliquent de telles considérations sont de taille. **Bien plus qu'un indicateur économique** mesurant la capacité d'une nation à améliorer sa performance exportatrice en même temps que le niveau de vie de ses citoyens, **la compétitivité est devenue l'indicateur par excellence de la politique économique**. Qui dit déficit de compétitivité implique manque d'innovations, perte de confiance nationale et à terme, détérioration du climat social. Telles sont les difficultés auxquelles est confrontée la France, dans un contexte de concurrence exacerbée. Devenir compétitif est alors une priorité.

Sur les causes d'un dysfonctionnement économique

Les diagnostics établis sont unanimes. **Les performances économiques de la France souffrent de la rigidité de son marché du travail, des déficiences de son éducation et de sa formation professionnelle auxquelles s'ajoute une politique fiscale contraignante pour les entreprises.**

L'une des principales failles du système a trait aux coûts salariaux élevés. Tandis que le taux de rémunération horaire moyen d'un salarié en France s'élève à 34,10 €, la moyenne européenne est de 27,6 €. À qui la faute ? Principalement à cet amoncellement de charges sociales assorti des obligations légales dont se voient tenues les entreprises. S'imputent également, non pas les 23,6 % de taux d'impôt sur les sociétés européen (IS) mais les 36,15 % français.

C'est donc un véritable ras-le-bol fiscal qui s'abat sur le secteur entrepreneurial. D'autant plus que, selon les experts de l'OCDE, les 35 heures de travail hebdomadaire en France combinées à un niveau de SMIC bien trop élevé achèvent d'étouffer les entreprises. Les 100 pages de rapport de l'OCDE font ainsi mention d'une « *sous-utilisation du facteur travail* » et d' « *un recul prononcé du nombre d'heures travaillées tout juste compensé par des gains de productivité horaire* » ; et de Francis Kramarz d'ajouter qu'une croissance de 1 % du SMIC détruit 15 000 à 25 000 postes.

Mais bon an mal an, le mal-être compétitif de la France ne se limite pas à son seul marché du travail. **L'éducation, le secteur de la recherche et de l'innovation, ainsi que la formation professionnelle sont également pointés du doigt.** Tandis que l'enquête PISA (Programme International de Suivi des Acquis des élèves), menée par l'OCDE, fait mention d'une baisse du niveau de l'éducation chez les jeunes depuis une dizaine d'années, le PIAAC (Programme pour l'évaluation internationale des adultes), réalisé par l'OCDE en octobre 2013, atteste du niveau tout aussi médiocre des 16-65 ans. Et comme si cela ne suffisait pas, les performances scolaires des Français semblent déterminées, comme nulle part ailleurs, par l'origine sociale des parents. Même la formation professionnelle est discriminante, en privilégiant les cadres, elle fait de la main d'œuvre peu qualifiée et des chercheurs d'emploi les laissés pour compte de ce dispositif d'ascension et d'insertion sociale et professionnelle. La situation est donc plus que préoccupante aussi bien pour l'offre que pour la demande.

Sur la stratégie politique engagée par le gouvernement depuis 2012

Si le début du mandat de François Hollande semblait bien loin des préoccupations entrepreneuriales — en témoigne notamment la suppression de la défiscalisation des heures supplémentaires —, une transition s'opère depuis un an. Les outils employés relèvent avant tout de la compétitivité-prix qui, selon Denis Ferrand, directeur général de COE-Rexecode, est le « *levier le plus efficace à court terme* ». La compétitivité hors prix, davantage axée sur l'innovation, mettant plus de temps à produire ses effets.

La première préoccupation gouvernementale est donc de réduire le coût du travail, pour créer, tel que le préconisait le rapport Gallois, « *un choc de compétitivité de 30 milliards d'euros* ». A ainsi été mis en place le Cice (crédit d'impôt compétitivité emploi) qui consent un avantage fiscal aux entreprises sur les salaires inférieurs à 2,5 SMIC. L'objectif à terme est d'alléger les charges salariales de 13 milliards d'euros. De même, l'annonce de la mise en place d'un « pacte de responsabilité » vise à promouvoir l'investissement des entreprises via une réduction considérable des charges sociales et un abaissement de l'IS à 28%.

Si **ces mesures sont saluées par les organismes internationaux** qui y voient une vraie volonté française de renouer avec l'emploi et la performance, de nombreux doutes persistent néanmoins.

Le montant des coûts de production détermine l'implantation d'une entreprise étrangère sur un territoire donné. Nombreux sont ceux qui jugent plus pertinent de substituer leur baisse à celle de l'IS. D'autre part, si la création d'emplois, l'investissement et la relocalisation sont les contreparties exigées à ces efforts fiscaux, qu'en est-il des garanties ? À ce jour, c'est une relation de confiance avec les entreprises qui est mise en avant. Mais, **dans un contexte d'érosion ininterrompue des taux de marge, il est peu probable que les entreprises donnent priorité à la création d'emplois**. Au contraire, il semble qu'elles se positionnent en faveur d'une reconstitution de leur trésorerie, ce que ne conteste pas le MEDEF (Mouvement des entreprises de France). De la même manière, les modalités de financement de telles mesures restent opaques. La seule hausse de la TVA sera-t-elle suffisante ?

Quant à l'éducation nationale, les discussions battent leur plein sans qu'un accord n'émerge. À défaut, **la politique gouvernementale se positionne en faveur de l'amélioration de la formation professionnelle et du dialogue social** comme en témoigne le projet de loi adopté par le Sénat en février dernier, prévoyant plus d'encadrement et la création d'un compte personnel de 150 heures de formation pour chaque salarié.

Sur l'incapacité française à trouver sa place

Ainsi, un réel tournant social-libéral semble s'opérer. La politique économique en place continue, malgré tout, à contourner le problème. En effet, si le manque de compétitivité française fait couler beaucoup d'encre, l'insolente santé des secteurs du cosmétique, du luxe, de l'aéronautique et de l'aérospatial français, aussi. L'avenir du secteur français des services semblent également prometteur tel qu'en témoigne l'indice Flash Composite* de mars 2014, qui s'est élevé à 51,5 contre 47,2 en février. Il apparait donc que les mauvais résultats français en termes de compétitivité et d'attractivité ne tiennent pas tant à l'incapacité du pays à répondre aux nouveaux besoins internationaux et concurrentiels. Le coupable est cette France incapable de se remettre en cause. **Au lieu de se spécialiser sur certains secteurs clés, le pays continue à opérer sur des marchés sclérosés** par la concurrence asiatique. L'enseignement de l'Allemagne est pourtant clair : réussir c'est savoir tirer profiter de ses atouts pour s'emparer de nouvelles parts de marché. Qu'attendons-nous ?

*Aussi appelé PMI, l'indice Flash composite est considéré comme l'un des indices les plus révélateurs de l'activité économique, de par le suivi minutieux de l'évolution des variables ayant trait au secteur de l'industrie manufacturière et à celui des services.

Mélanie Jaouën,
DEGEAD2 CEJ

FOCUS : les « Business Angels »

À nous, Dauphinois que la fameuse phrase « *Vous avez deux heures* » effraie. À nous, qui courront après le temps.

Certains n'ont que quelques minutes. En un « *elevator pitch* », ils doivent convaincre et séduire. Insurmontable ? Des start-up françaises comme *Lilibricole*, spécialisée dans l'initiation des femmes au bricolage et à la décoration, *Hemarina* exploitant un substitut sanguin qui pourrait bien révolutionner le monde de la biotechnologie ou encore *Id-Cook*, lauréat du Prix Janus de l'industrie Française pour son barbecue solaire, ont relevé le défi.

À la clé ? **Un soutien financier, des conseils personnalisés et un carnet d'adresses, propices au développement de leur société.** C'est la proposition de quelques 4 292 investisseurs français : « *les Business Angels* ». Parmi ces nouveaux mécènes figurent Xavier Niel (Free), Jacques-Antoine Granjon (Vente-privée), Thomas Serval (Google) mais aussi de plus en plus d'associations d'anciens étudiants. La Badge (Business Angels Des Grandes Écoles) constitue le plus grand réseau de *Business Angels* du pays et devrait être rejoint, cette année par *Dauphine Business Angels* créé en 2009 avec le soutien de *Dauphine Alumni*.

Si **les apports financiers oscillent la plupart du temps entre 5 000 et 20 000 €**, certaines jeunes entreprises innovantes, comme i-Dispo — créé en 2010 et notamment à l'origine de l'application mobile Sara ; véritable agent-assistant des particuliers à qui déléguer ses tâches quotidiennes — en décrochent un million. Toutefois, selon Pierre Orsoni, secrétaire du réseau Arts et Métiers Business Angels, « ***avoir une idée ne suffit pas*** ». Il faut respecter des critères de sélection spécifiques. Dès lors, « *tous les projets qui se présentent d'où qu'ils viennent, que l'entrepreneur soit diplômé de grande école ou autodidacte* » sont analysés précise, Jacques-Charles Flandin, président du réseau Badge.

De quoi redonner foi en l'entreprenariat. D'autant plus qu'**en février dernier, a été inaugurée la « *French Hub Tech* »**, dans la Silicon Valley. Cet incubateur public, destiné à favoriser l'insertion des entreprises françaises du numérique sur le marché américain, se verra allouer 2 à 3 millions de fonds publics annuels. Au vu de l'efficacité de son homologue allemand le *German Silicon Valley Accelerator*, tout porte à croire dans les résultats probants de cette nouvelle entité. La compétitivité française en berne, vous dîtes ?

Les chiffres

9

C'est le nombre de start-up dauphinoises qui ont vu leurs projets aboutir grâce à l'accompagnement et au soutien de l'Incubateur de Dauphine : *D-Incubator*. Depuis sa création en avril 2012, la structure a auditionné près d'une cinquantaine dossiers ; allant à contrecourant de cette pensée commune qui nie l'esprit et la volonté d'entreprendre des jeunes en France, dans un contexte de concurrence exacerbée.

Parmi les jeunes structures incubées, « *Les Jeunes recycleurs* » proposent aux entreprises de recycler facilement leurs déchets ; chaque kilo rapportant 5 centimes à *Ares Association* dont les actions visent à favoriser l'insertion professionnelle des travailleurs, notamment en situation d'exclusion sociale. Quoi de mieux pour soutenir les politiques de RSE (Responsabilité Sociétale des Entreprises) ?

41,6%

Avec un tel **taux de marge opérationnelle** — rapport entre le résultat d'exploitation et le chiffre d'affaires, estimant la performance économique d'une entreprises — en 2013, **Louis Vuitton se hisse en tête de file des fleurons du luxe français.** En 2012, la filiale du groupe LVMH a, ainsi, enregistré un chiffre d'affaires de 28 milliards d'euros, ce qui en fait la griffe la plus rentable du monde loin devant Hermès.

Cette santé des plus robustes concerne l'ensemble du secteur du luxe français. Augmentation des parts de marché, croissance exponentielle de la demande, explosion des prix, le luxe est à la France ce que l'automobile est à l'Allemagne : son fer de lance.

Cependant, « *pour une fois que l'on peut crier cocorico, nos gouvernements successifs ne mettent pas davantage en avant la réussite du secteur* » déplore Jacques Carles, Président du Centre du luxe et de la création. La France aurait-elle honte de faire du luxe la pierre angulaire de sa compétitivité ?

80 000 000 €

C'est la somme dont se verra amputer le secteur de la recherche et de l'innovation en France en 2014. À ceux qui prétendent que ces restrictions budgétaires négligeraient la performance économique nationale et à terme, sa compétitivité, la réponse du gouvernement est sans équivoque. Le but est de privilégier la qualité des projets présentés et non pas leur quantité. C'est pourquoi, le ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche prévoit la création de 1000 postes universitaires. N'est-il pas paradoxal de vouloir réduire les moyens alloués aux chercheurs et d'en recruter davantage ?

Mélanie Jaouën, DEGEAD2 CEJ

La fin des bulles

À tout moment notre organisme mène une guerre continue contre les intrusions du monde extérieur (virus, bactéries). Afin de se protéger, l'humain dispose d'un système immunitaire prêt à tout pour reconnaitre et éliminer la source de l'intrusion. C'est sans compter sur les aléas de la génétique. **Les mutations aléatoires de notre ADN ont abouti à une maladie nommée immunodéficience primaire.** Différente de l'immunodéficience acquise, transmise par le virus du VIH, cette immunodéficience primaire est innée. Elle est présente dès la fécondation et se cache au cœur du patrimoine génétique. Tout individu portant cette mutation nait avec un système immunitaire non viable, n'ayant pas la capacité de se défendre contre les attaques extérieures. L'immunodéficience innée peut aller d'une simple sensibilité aux virus et bactéries à une incapacité totale de vivre dans un monde non aseptisé. On parle alors d'immunodéficience combinée sévère qui s'exprime dès la naissance. Sans traitement, **ces enfants ont une espérance de vie d'un an et les conditions de vie sont difficiles à supporter** pour l'enfant comme pour sa famille. Afin de limiter au maximum les risques d'infections, les enfants sont placés dans des chambres closes et aseptisées. Les contacts directs avec l'extérieur sont interdits. Tout échange avec la famille ou le personnel soignant ne peuvent s'effectuer que par l'intermédiaire de gants et de combinaisons. Ils sont appelés « Enfants Bulles ».

Pourquoi est-il difficile de traiter une telle maladie ?

La première difficulté vient de l'origine de la maladie. L'immunodéficience innée étant génétique, elle fait partie intégrante de l'individu et est présente dans l'ADN de l'organisme. Les équipes de recherches se sont penchées sur un sujet bien plus large : **comment remodeler l'ADN d'un individu ?** Il faut voir l'ADN comme une phrase et les gènes des mots, composés d'un ensemble de lettres. Si la phrase est correctement écrite, on obtient un caractère bien précis (couleur des yeux, nombre de membres....). Si on modifie une ou plusieurs lettres (ce que fait la mutation), la phrase n'a plus de sens : le système ne fonctionne plus.

La seconde difficulté est que jusqu'à lors, **nos connaissances scientifiques ne nous permettaient pas de modifier précisément une séquence d'ADN.**

Quelle Solution ?

La réponse est venue de la recherche sur le monde viral. Lorsqu'un virus infecte une cellule, il fusionne avec la membrane externe de la cellule, libérant ainsi l'ADN contenu dans le virus (l'ADN viral). Le virus libère également des facteurs. **Les facteurs viraux forcent la cellule infectée à intégrer l'ADN viral et à produire des copies.** Ces nouveaux virus vont à leur tour infecter d'autres cellules de l'organisme et les détourner de leur fonction d'origine.

Au début, **les chercheurs ont utilisé la forme virale la plus connue : les rétrovirus.** Leur cycle de développement était connu, cependant ils intégraient le gène viable de manière aléatoire dans l'ADN du patient. Après les premiers essais cliniques, les chercheurs se sont aperçus que les rétrovirus intégraient aléatoirement de nombreuses séquences de régulation ce qui aboutissait à l'apparition de cancers. Ces effets secondaires virulents ont forcé les chercheurs à se remettre en quête d'un nouveau vecteur.

Le second choix s'est porté sur les lentivirus. Moins connus, ils intègrent aussi leur ADN de manière aléatoire dans le génome de la cellule cible mais ne peuvent pas déclencher de cancer.

La manipulation des virus en laboratoire permet d'intégrer de nouvelles séquences d'ADN dans le génome viral. Les chercheurs ont modifié l'ADN viral pour qu'il intègre le gène responsable de l'immunodéficience sous sa forme fonctionnelle (i.e : non mutée). **L'idée est simple : utiliser les virus comme vecteurs.** Une fois injecté chez l'enfant malade, le virus peut intégrer le gène viable dans les cellules du malade et les forcer à utiliser la bonne version du gène. Afin de modifier complètement la moelle osseuse du malade, un prélèvement de moelle osseuse est effectué. La moelle osseuse est un tissu composé de cellules souches pouvant former par différenciation toutes les cellules du système immunitaire. Cet échantillon est mis en culture avec les virus modifiés. Ces derniers infectent les cellules de la moelle et y intègrent leur ADN. Nous obtenons du tissu de moelle osseuse dont les cellules contiennent désormais une version viable du gène. Cette nouvelle moelle est greffée chez le patient afin que les cellules puissent se multiplier et restaurer le système immunitaire en remplaçant petit à petit les cellules défectueuses. La thérapie génique est née !

Et concrètement ?

Actuellement **les résultats de la thérapie génique sont très encourageants.** En effet, à Londres lors d'une étude portant sur 16 enfants bulles, la thérapie a réussi à restaurer la fonction immunitaire chez 13 enfants. Lors d'une seconde étude impliquant cette fois 10 enfants, 9 d'entre eux ont pu récupérer un système immunitaire viable. Ils sont en bonne santé, et peuvent maintenant mener une vie normale sans aucune restriction hors de leur bulle. Au vue de ces résultats, **cette approche révolutionnaire est désormais testée pour d'autres maladies génétiques telles que les leucodystrophies** (qui provoquent des paralysies des fonctions vitales) ou pour reconstituer des poumons.

Dans la continuité des vaccins, la thérapie génique nous montre le formidable potentiel thérapeutique des virus et apporte de très grands espoirs pour le traitement des maladies génétiques.

Anouk Lyver, L3 Biologie Cellulaire et Physiologie, Paris Diderot

Quand l'Université fait équipe

Tandis que Bernard Amsalem, président de la Fédération française d'athlétisme, considère les associations sportives « comme le dernier rempart de la république », Laurent Fabius, ministre des Affaires Etrangères, déclarait en janvier dernier que le sport a « une place importante dans [la] diplomatie économique et d'influence ».

Loin d'être uniquement un lieu de compétition, le sport constitue aujourd'hui une question à part entière ; ses enjeux dépassent la simple dimension de la performance, et touchent l'ensemble de la société.

En tant que lieu de réflexion, d'apprentissage et de développement, l'université se doit donc de faire aussi une place au sport, croisement d'intérêts sociaux, économiques, politiques et environnementaux. Déjà pensé et mis en place à l'Université Paris Dauphine, le développement du sport et la sensibilisation à ces enjeux semblent s'exporter aujourd'hui à toute l'Ile de France, grâce à l'action du pôle d'universités Paris Sciences et Lettres, à travers son Association Sportive.

Ensemble, ils ont aujourd'hui la possibilité de créer l'un des plus grands pôles sportifs de France, et d'ouvrir la voie à une véritable réflexion universitaire sur le sport.

Antoine de Béon, L3 Gestion

Stéphane Boutillier : « L'objectif est d'amener le plus d'étudiants dauphinois à pratiquer »

Professeur d'EPS et nommé président du Service Universitaire des Activités Physiques et Sportives (SUAPS) au début de l'année, Stéphane Boutillier reste avant tout un homme de terrain. Pour La Plume, il nous parle de la politique sportive menée par Dauphine.

Une distinction a été faite en début d'année entre l'AS et le SUAPS. Quelles sont les conséquences d'un tel changement ?

À la création de l'université, il n'y avait qu'une Association Sportive (AS). Avec le temps, l'Université a créé le Service Universitaire des Activités Physiques et Sportives (SUAPS). Avec cela, l'AS n'avait plus qu'à gérer les compétitions, à travers la Fédération Française de Sport Universitaire (FFSU), et les événements. Pour adhérer à la FFSU, il fallait obligatoirement qu'il y ait parité dans l'AS entre les enseignants et les étudiants. Mais nous nous sommes aperçus que les étudiants avaient beaucoup de mal à organiser les compétitions et l'événementiel. Nous avons donc repris la compétition à notre charge et nous avons laissé l'événementiel aux étudiants. Maintenant, il y a le SUAPS et l'AS, et à l'intérieur de l'AS, la partie compétition est gérée par les enseignants du SUAPS, et la partie événements l'est par les étudiants.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur la politique sportive de Dauphine, sur les mesures qui ont été prises pour rendre l'université « sportive » ?

L'objectif est d'amener le plus d'étudiants dauphinois à pratiquer le sport, que ce soit en loisir, en UE ou en compétition. La compétition est la partie émergée de l'iceberg, la partie immergée est constituée de 3500 étudiants qui vont prendre leur carte sport. Nous proposons

à peu près une quarantaine d'activités différentes encadrées ou en libre service, que l'on retrouve dans le livret des sports.

Pourquoi une telle politique est intéressante pour l'université ? Quels sont les enjeux d'une telle implication ?

C'est un enjeu social et culturel. À cause de la sédentarisation de la société et des évolutions technologiques, nous faisons de moins en moins d'efforts. L'objectif du président de l'Université était : « un esprit sain dans un corps sain ». Les médecins, à travers leurs différentes études, ont montré qu'avoir une pratique physique est important. Donc, à un moment donné, il va falloir que tout le monde comprenne qu'il faut entretenir son corps. Dauphine l'a compris et met les moyens pour que tout le monde puisse pratiquer une activité sportive.

Comment sont organisées les compétitions sportives à Dauphine ?

Tous les sports collectifs sont encadrés par des coaches de niveau supérieur. Quelques activités individuelles mais jouées collectivement, par exemple le tennis, sont aussi encadrées. Restent en fin de compte ce que l'on va appeler les sports « exotiques », qui n'ont rien d'exotique, mais où il n'y a pas assez de monde, comme le judo, l'escrime, le canoë-kayak, la natation synchronisée, la lutte ou le karaté. Dans ces sports, les étudiants s'autogèrent. Nous les équipons en tant qu'étudiants de Dauphine, mais comme nous n'avons pas la capacité de les soutenir en termes d'installations et de volume horaire, ils vont aller seuls aux compétitions et nous prenons en charge leurs déplacements pour l'aura de l'Université. Nous avons enfin des activités où les étudiants se co-organisent pour fonctionner. C'est le cas pour l'athlétisme, la voile, les Pom-Pom Girls et la danse urbaine.

Une licence est réservée pour les sportifs de haut niveau à Dauphine. Quel est l'intérêt pour Dauphine d'accompagner ces sportifs ?

Cette licence disparaît à la fin de l'année, suite à une décision ministérielle. Mais, à partir de septembre 2014 s'ouvrira une autre filière, qui sera la L1-L2 de DEGEAD en trois ans. C'est Paul Deshays, le responsable de PSL Sport, qui va être responsable de cette filière des « talents », réservée aux sportifs, aux musiciens et aux chanteurs.

L'objectif de Dauphine, qui est une université d'excellence, est de montrer qu'on peut être excellent en pratique sportive et excellent aussi sur un plan académique. Et puis, au-delà de ça, c'est aussi pour répondre aux exigences de l'Éducation Nationale. Le livre 6 de l'Éducation spécifie que les athlètes de haut niveau pourront continuer à pratiquer à haut niveau, mais aussi à faire des études, et que les cursus devront être adaptés. Et Dauphine propose exactement cela.

Qu'est-ce qui explique pour vous que Dauphine ait autant de champions dans ses rangs ? Qu'est-ce que Dauphine a de plus par rapport aux autres universités « sportives » ?

Je ne suis pas sûr que Dauphine ait plus de champions ainsi que de meilleurs résultats que les autres universités. Mais à Dauphine, nous sommes tous au même endroit, ce qui est beaucoup plus facile : le département d'enseignement professionnel, LSO, MSO, MIDO. Même si nos installations sont un petit peu étalées, nous avons un contact permanent, qui est notre salle de sport et nos installations. Deuxième chose, comme le dit le livre du président, « Quand l'université fait école », nous avons cette notion d'école qui fait que l'on représente quelque chose. Je ne suis pas sûr que l'on fasse quoi que ce soit de plus. Par contre, il y a un investissement du Service des Sports à travers la compétition pour avoir des résultats. Dauphine n'est pas une fac de sport, mais nous savons que la pratique sportive est essentielle pour se sentir bien dans son corps.

Julien Da Sois, DEGEAD1

Paul Deshays : « Notre but est de fédérer »

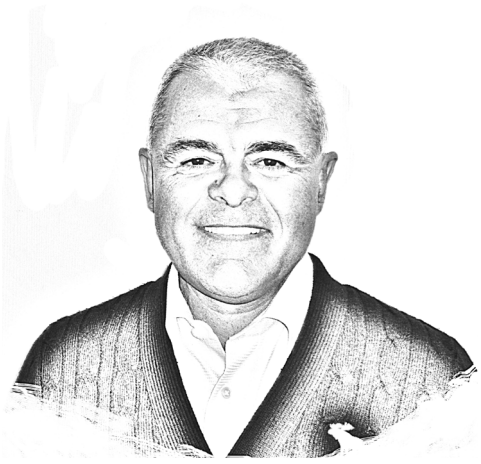
A 61 ans, il est encore en quête de challenges. Après plus de vingt années passées à la tête du SUAPS, Paul Deshays s'est lancé un nouveau défi. Depuis octobre 2012, il est le directeur des sports de PSL. Pour La Plume, ce passionné présente les objectifs de cette Association Sportive.

Comment est né le projet de l'Association Sportive PSL ?

Il faut déjà rappeler que PSL est un regroupement d'universités et de grandes écoles, qui font partie des plus prestigieuses de France. Pour la majorité des écoles, exceptée Dauphine, l'organisation sportive est amatrice, car gérée par des étudiants qui font ce qu'ils peuvent. Mais ce ne sont pas des professionnels qui s'en occupent. A ce titre-là, tous les étudiants ne trouvent pas forcément leur compte dans l'offre sportive qui se présente à eux. D'où la création d'un pôle sport dans le cadre de PSL.

Quelles sont vos activités ?

La politique sportive de PSL tourne autour de trois axes : tout d'abord le sport pour tous. Il y a cinq professeurs vacataires et diplômés qui dynamisent certaines activités comme le parachutisme, la zumba, la musculation, le football



américain, le body tonic, le Krav Maga, l'escrime ancienne, le squash ou le golf. Pour pratiquer ces activités, il suffit de payer une cotisation annuelle de 40 euros, sans coût supplémentaire (sauf pour le parachutisme).

Notre seconde mission est d'avoir une portée internationale. Nous avons organisé le PSL Rugby Trophy, un évènement de trois jours pour lequel nous avons invité l'école britannique d'UCL (University College London), qui est un partenaire académique de PSL. Il consistait en une conférence au Collège de France sur le rugby, un match entre l'UCL et une sélection de joueurs de PSL, puis un moment festif et convivial. Nous avons également pu envoyer une délégation de 10 étudiants de PSL aux Doha Goals, en octobre 2013, pour participer à de nombreuses conférences sur le sport au Qatar.

Enfin, il y a un aspect académique, et l'objectif a été rempli avec la conférence organisée pour le PSL Rugby Trophy. Elle a réuni un sociologue, un ethnologue, un économiste et un historien. 256 personnes ont assisté à cette conférence, ce qui est une bonne affluence pour un samedi matin.

Combien d'étudiants sont actuellement inscrits à l'AS PSL ?

Aujourd'hui, nous en sommes à 210 inscrits. On suit une progression fulgurante puisque nous partons de zéro, mais cela reste relativement timide. Pour les 5000 étudiants de PSL qui ne sont pas à Dauphine, notre objectif est d'arriver à 1000 étudiants inscrits. Il y a encore beaucoup de travail à accomplir, mais je suis un fonceur et je me bats pour atteindre les objectifs, et m'en fixer de nouveaux. Nous sommes cependant conscients des impératifs des écoles. Là-bas, les étudiants ont beaucoup plus de cours qu'à l'université, ils ne peuvent pas faire de sport dans la journée. Le soir est leur seul moment disponible, et obtenir des locaux, dans le Vème arrondissement, sur ce créneau horaire très demandé, c'est difficile.

Voulez-vous créer un pôle compétition ?

Non, car nous ne voulons pas affronter les équipes des écoles de PSL. Notre but est de fédérer. De plus, il faudrait que les étudiants de chaque école soient disponibles au même moment, ce qui est trop compliqué.

Le développement de l'AS PSL va-t-il concurrencer à terme les bureaux des sports (BDS) des différentes écoles ?

Nous nous y refusons totalement. Nous voulons contribuer à développer l'image de PSL sans nuire à l'identité de chaque école. Nous ne sommes pas là pour centraliser, mais plutôt pour fédérer l'ensemble des composantes de PSL. C'est un exercice très politique, mais qui est nécessaire afin que tous les BDS, avec leurs savoir-faire respectifs, acceptent l'AS PSL qui possède également des compétences et apporte un aspect professionnel. Nous cherchons la complémentarité, pas le conflit ou la compétition. A partir du moment où un étudiant fait du sport, que ce soit par le biais de l'AS PSL ou du BDS, alors la mission est remplie.

Avez-vous des projets pour l'avenir ?

J'ai proposé au Conseil d'Administration de PSL la possibilité d'obtenir des crédits ECTS pour les étudiants des écoles qui souhaiteraient faire une UE Sport. Cela se fait déjà à Dauphine. L'objectif est de donner un aspect académique au sport, car les étudiants seraient encadrés et pourraient progresser en intégrant le sport dans leur cursus universitaire. Il n'y aurait pas la seule notion de loisir.

J'aimerais également organiser une journée sportive pour l'ensemble de PSL, avec des compétitions de football, de volley etc. Tout dépend des envies des étudiants, des disponibilités de chacun et des locaux que nous pourrions obtenir.

Clément Lauer,
L3 LISS

Dauphine en chiffre :

9000	Etudiants
40%	Prennent la carte sport
325	Prennent aussi une licence de compétition (3-4% de l'effectif total)

PSL en chiffre :

20	Etablissements
14000	Etudiants

Objectif :

1000 Etudiants inscrits à l'AS PSL

Tel le Printemps des peuples de 1848, le Printemps Arabe s'est répandu comme une traînée de poudre parmi les pays du monde arabe depuis 2010. Ces évènements, d'ampleur variable, ont, à l'heure actuelle, atteint leur paroxysme si l'on exclut de ce tableau le cas syrien. Dorénavant, ces pays doivent relever les défis de la reconstruction, de l'établissement d'un nouveau régime sur des bases plus démocratiques, du respect des droits et libertés fondamentales et d'une meilleure répartition des richesses. La Tunisie, premier pays arabe à avoir subi les soubresauts de la révolution, est aussi le premier à avoir inscrit dans sa Constitution du 26 janvier 2014 une stricte égalité homme-femme.

Par ailleurs, ces derniers mois, les révoltes Place Maïdan en Ukraine ont fait l'objet d'une surexposition médiatique tout à fait compréhensible au vu de l'ampleur des évènements. Cependant, d'autres pays voient leur stabilité politique fragilisée, que ce soit par l'émergence de nouveaux partis plus radicaux ou par l'exaspération du peuple. Dans ce numéro, nous avons choisi de porter un éclairage sur deux pays dont on parle peu mais où la moindre étincelle pourrait les faire sombrer dans la révolution. Dans le premier article, le modèle turc de conciliation entre Démocratie et Islam est remis en cause à travers un contraste pertinent avec la Tunisie. Quant au second article, cap vers l'Amérique de Sud, où la situation économique et politique du Venezuela post-Chávez plus qu'explosive, ne cesse d'accroître le ressentiment populaire.

Laurie-Anne Riera, DEGEAD2 CEJ

Islam & Démocratie : après la Turquie, la Tunisie porte le Flambeau

La Turquie : la gloire d'un modèle qui réconcilie Islam et démocratie

Au carrefour de l'Europe, l'Asie et le Proche-Orient, la Turquie a bien affirmé sa présence sur la scène mondiale en tant qu'économie florissante, se plaçant à la 18ème place au niveau mondial, avec un PIB de 882 millions de Dollars US courants en 2013. Cette économie émergente représente désormais la première puissance économique du Moyen-Orient, devançant l'Arabie Saoudite et l'Iran. Depuis 2003 — date d'accès de Recep Tayyip Erdogan au pouvoir — la croissance du PIB a été très importante et le pays a bien traversé la crise de 2009 (9.2 % de croissance en 2010). De l'instauration d'un code pénal garantissant les libertés individuelles à la considération des minorités, Kurdes notamment, ou encore la liberté des médias, la société turque s'inscrit dans la modernité et la démocratie. Pourtant, depuis son élection, ce gouvernement a mis en œuvre des réformes dans le sens de l'islamisation : criminalisation de l'adultère, amendement constitutionnel de retour du foulard, etc. Bien que ces actions aillent à l'encontre des principes laïcs instaurés par Atatürk en 1924, le gouvernement islamiste turc a pu gagner en crédibilité pendant des années, tant au niveau national qu'international. Certains économistes et politistes ont même parlé de « modèle turc » qui réconcilie Islam et Démocratie. On a souvent considéré que les régimes politiques se basant sur les piliers religieux pénalisaient les libertés, les droits de l'Homme et tendaient vers des régimes autoritaires (par exemple : la dictature d'Ahmadinejad en Iran). La Turquie faisait donc figure d'exception.

Le « Printemps Turc » est-il en marche ?

Toutefois, le régime islamiste d'Erdogan semble cacher des failles. En effet, la réislamisation de la Turquie a éloigné les Turcs d'une « démocratie laïque », déclenchant les émeutes du Parc Taksim Gezi en Mai 2013. Les revendications des protestants portaient tant sur les préoccupations écologiques que sur les limitations de vente d'alcool, la guerre en Syrie ou encore l'interdiction des baisers dans les transports publics. Il est clair que cette fronde anti-gouvernementale ne prend pas spécialement la forme d'un « Printemps turc » dans le même esprit que les « Printemps arabes » : les Turcs qui descendaient dans la rue défendaient plutôt une ambiance, un style de vie auxquels ils tiennent et qui sont mis à mal par le gouvernement islamiste, de plus en plus autoritaire. Mais, le parallèle entre les deux Printemps est possible tant les situations concordent. L'irruption d'un gigantesque scandale de corruption et de fraude (attribution de permis de construire illégaux par le ministère de l'Environnement et de l'Urbanisation en faveur de certains proches des ministres et certains bureaucrates de haut rang) touchant le Premier Ministre Erdogan, suite à la diffusion de certains enregistrements de coups de fil

en Février 2014, fait penser au système corrompu de Ben Ali -le président déchu de la Tunisie- et ses proches. La répression policière sévère des protestants et la censure de certains sites Internet, comme Youtube, montrent que la Turquie est loin d'être une démocratie. Même si le gouvernement islamiste a su garder son équilibre et sa vocation « pure et saine » pendant dix ans, la question du possible mariage entre Islam et Démocratie est à revoir. Peut-on vraiment parler de modèle Turc désormais ?

La Tunisie : un nouveau modèle à suivre ?

Située à l'autre rive de la méditerranée, un pays arabe semble être sur la bonne voie pour prendre la relève : la Tunisie. Ce pays minuscule a encore marqué l'histoire par la révolution de la Jeunesse et pour la Dignité de 2011, première flamme du « Printemps arabe ». Depuis son indépendance en 1956, le pays a fait des progrès vers la modernisation et l'intégration économique sous l'égide d'un parti — occidentalisé — resté dominant jusqu'aux affrontements de Janvier 2011, revendiquant la dignité, la liberté et la démocratie. Les élections du gouvernement de transition d'Octobre 2011 furent les premières élections libres et démocratiques depuis une vingtaine d'années. Le parti islamiste élu — « Ennahdha » — a commencé par instaurer des principes religieux visant à changer l'image de la Tunisie et à faire accepter son idéologie aux dépens de la paix et de la sécurité du pays. La Tunisie a été le terrain d'un ensemble d'assassinats d'hommes politiques et de montée de l'extrémisme, conduisant à une crise politique dans le pays.

Comme le passage d'un pays occidentalisé, moderne et laïc vers un pays islamiste n'est guère le but de la révolution, ni même son moteur, les mouvements de contestation ont continué à avoir lieu, toujours guidés par des jeunes, éduqués et affamés de liberté et de démocratie. Ainsi, il semble clair que les Tunisiens ne sont plus prêts à accepter une dictature, quels que soient ses fondements. Le gouvernement provisoire et les partis au pouvoir (la TROIKA) ont compris qu'il serait judicieux d'inventer un nouveau modèle pour la Tunisie dans lequel il est possible d'allier Islam, Démocratie et Liberté. Deux gouvernements provisoires se sont succédé pour enfin donner naissance à une nouvelle Constitution de la république tunisienne en février 2014, trois ans après la révolution. Elle était non seulement attendue par le peuple tunisien mais aussi par les acteurs de la scène internationale, notamment les investisseurs étrangers et les touristes du monde entier. Le parti islamiste au pouvoir a fait des concessions en termes de principes religieux et la nouvelle Constitution fut un texte prônant la démocratie, la liberté d'expression et de croyance, l'égalité entre les deux sexes et la confirmation de la place de la femme et la jeunesse comme acteurs dans l'économie. Cette étape majeure vers la démocratie a été saluée par le président français François Hollande qui a expressément annoncé qu'avec la Tunisie, « *l'Islam peut être compatible avec la démocratie* ». L'adoption de la nouvelle Constitution par l'Assemblée nationale constituante élue en 2011 et la désignation d'un nouveau gouvernement de technocrates, ont fourni un signal de stabilité. Par exemple, les réservations

▲ *Signature de la Constitution tunisienne 2014*

touristiques pour la saison estivale 2014 ont augmenté, retrouvant le niveau de 2010 avant la révolution. Le Dinar Tunisien commence à se réapprécier face à l'Euro et à l'USD, après une chute historique fin 2013. Ces signaux vont dans le sens de l'amélioration de la situation économique du pays et constituent une « récompense » pour le nouveau modèle tunisien qui allie Islam modéré, démocratie et prospérité. Cette expérience inspire de la fierté aux Tunisiens pour deux raisons : la première est que la Tunisie est le seul pays du « Printemps Arabe » ayant dépassé la crise et instauré un climat favorable à la démocratie et la seconde est que la Tunisie a pu créer une certaine conciliation entre l'Islam et la Démocratie, au moment où la Turquie est en train de remettre en cause son modèle politique spécifique. Toutefois, la partie n'est pas encore gagnée ; la Tunisie a de grands pas à faire vers la démocratie et les élections présidentielles prévues pour fin 2014 pourraient encore bouleverser le climat politique.

Est-ce que le modèle tunisien va se substituer au modèle turc ? — la réponse à cette question est loin d'être définitive.

Fatma Bouattour,
Doctorante en Economie,
Université Paris Dauphine

C'est le printemps au Venezuela !

Depuis le 12 février dernier, les manifestations ont éclaté dans tout le pays à cause de la crise économique et sociale. Les chiffres font peur — l'inflation est de 57,3% par rapport à février 2013, le chômage atteint près de 10% de la population active —, pénuries et insécurité sont les principaux problèmes des Vénézuéliens. La politique du Président Nicolàs Maduro, succédant à Hugo Chávez, est loin de faire l'unanimité et provoque des oppositions au sein même du pays. Comment en est-on arrivé là alors que le pays est l'un des plus riches d'Amérique du Sud en termes de ressources ? Où se trouvent les revenus pétroliers des dernières années ? Qu'en est-il de la Révolution Industrielle promise par Chávez ? Est-il possible d'implanter le modèle totalitaire cubain au Venezuela ? Sans doute non, étant donné les protestations de la population vénézuélienne.

D'une part, malgré l'augmentation du prix mondial de l'or noir, le pays connaît une crise financière sans précédent, peut-être la plus grande de son histoire. En effet, Chávez, mort en 2013, a centré l'économie vénézuélienne sur les exportations de pétrole délaissant le secteur manufacturier. Parallèlement à cette spécialisation « forcée », l'économie vé-

nézuélienne est gravement atteinte par les dévaluations successives de sa monnaie (le Bolivar) par rapport au dollar ; il y eut 5 dévaluations en l'espace de 9 ans. L'hyperinflation grignote le pouvoir d'achat des ménages ; l'instabilité monétaire et les politiques monétaires disparates plombent la confiance des investisseurs étrangers. Pour endiguer la volatilité des mouvements de capitaux, le pays contrôle strictement la circulation des devises. L'incertitude et l'inquiétude ambiante ne sont pas propres à la sphère économique : qu'en est-il des créations d'hôpitaux, d'écoles et de transports en commun dont le financement devait être assuré par les rentes pétrolières ? Les vénézuéliens ont le sentiment d'avoir été volés par l'État.

Par ailleurs, le pays est de moins en moins compétitif au niveau mondial, à cause de plusieurs nationalisations dans des secteurs moteurs comme l'énergie, les télécommunications ou encore la sidérurgie. Le projet intitulé « souveraineté alimentaire » reposant sur l'expropriation par l'État des rentiers détenant les terres arables ne génère aucun bénéfice à la population. La promesse était pourtant grande : l'autosuffisance alimentaire du pays. Face à l'échec d'une telle politique, le pays importe pratiquement tous ses aliments. Dans les supermarchés, les consommateurs ne trouvent pas les produits du quotidien : ni sucre, ni farine, ni lait. Le gouvernement est en train de mettre en place une carte d'alimentation à la cubaine dont l'objectif est le rationnement des aliments en assurant à chaque citoyen vénézuélien le minimum vital. Mais le constat reste le même : la révolution alimentaire a failli alors que le pays était exportateur de riz. Actuellement, le Venezuela n'exporte que le pétrole et est importateur de tout. Les accords commerciaux passés avec la Chine sont un échec et ne permettent pas d'augmenter la production nationale dans d'autres domaines que le secteur pétrolier. La dette envers la Chine dépasse les réserves de la banque centrale vénézuélienne. De plus, le gouvernement a signé des accords militaires avec la Russie, assurant notamment la livraison de matériel militaire, pour éviter, selon eux, une invasion américaine. Cependant, le vrai conflit se situe dans les quartiers défavorisés : environ 25.000 morts par an à cause de l'insécurité. Triste constat pour un pays dont le gouvernement se revendique révolutionnaire. Les citoyens ont besoin d'un système scolaire important pour assurer l'ascenseur social aux plus défavorisés, ainsi que d'une politique de sécurité reposant notamment sur une police de proximité.

Pour toutes ces raisons notamment, le peuple a pris la rue, les étudiants constituent le bastion de la lutte contre le néo-totalitarisme. Ils se battent contre les paramilitaires qui sont soutenus par le gouvernement. Selon les journaux vénézuéliens, de plus en plus dépendants du pouvoir en place, la révolte aurait fait déjà 58 morts lors des manifestations et presque 1200 prisonniers. Malgré une ouverture apparente du pays par rapport au modèle cubain, il est légitime de se demander si le Venezuela est une réelle démocratie ou une dictature suivant la voie prise par Cuba il y a plus de cinquante ans ? Malgré tous les abus du gouvernement et la violation perpétuelle des droits de l'Homme, les étudiants et la société civile continuent la bataille héroïque. Ils sont les vrais héros du printemps vénézuélien, ils se battent pour rétablir l'État de Droit au Venezuela. Il apparaît évident que le gouvernement a perdu la rue depuis la dernière élection présidentielle en avril 2013 car ce dernier n'a pas voulu totaliser l'ensemble des votes, entrant en contradiction avec un système démocratique. Les choses auraient été différentes s'ils avaient respecté les résultats du scrutin.

Les récentes manifestations des étudiants et de l'opposition politique sont le résultat tant des conditions économiques déplorables que de la mauvaise gestion du pays par Maduro. C'est bien le modèle cubain qui est train d'être importé au Venezuela depuis l'arrivée du commandant Chávez au pouvoir : une économie étatocentrée, dépendante uniquement d'un seul secteur de l'économie, avec une instabilité monétaire qui ne dit pas son nom. Certes, les plus défavorisés disposent de programmes sociaux généreux mais tout comme les classes moyennes et supérieurs, ils souffrent de la pénurie. À quoi sert l'argent si les magasins sont vides ? Conséquence de la surspécialisation du pays dans un seul secteur... Les difficultés politiques, découlant du marasme économique, montrent aussi la faiblesse des institutions vénézuéliennes car il n'y a pas de séparation entres les pouvoirs exécutifs, judiciaires et législatifs. Les institutions défendent les intérêts des membres du parti unique. Nous pouvons toujours espérer qu'il y aura une solution démocratique au conflit dans un pays dans lequel il n'existe pas de véritable démocratie. Le Printemps vénézuélien sera-t-il vecteur de changement politique et social ? L'expérience intitulée « Socialisme du XXIème siècle » aura coûté trop cher au pays. La réalité montre qu'un tel modèle autoritaire et autarcique, a augmenté la pauvreté et a limité les libertés individuelles et collectives. Quelle histoire pour ce pays sud-américain qui était parvenu à instaurer une démocratie pendant plus de 40 ans, avec une vrai alternance des partis au pouvoir et une indépendance des pouvoirs !

José Galindez, Doctorant en droit, Université Paris Dauphine

Histoire Politique du Venezuela

Aperçu de la situation intérieure du Venezuela :

►**1989** : Caracazo, manifestations contre les mesures d'ajustement structurel imposées par Carlos Andrés Pérez. Participation de Chávez aux émeutes, répression du gouvernement.

►**1992** : Deux tentatives de coup d'État, dont l'une menée par Chávez.

►**1994** : Mécontentement croissant de la population dû à des mesures de redressement sévères et à une grave crise financière.

►**1998** : Une situation économique difficile qui favorise l'élection à la présidence du candidat populiste de gauche, Hugo Chávez, qui obtient 56,5 % des votes. Opposant avoué du néolibéralisme, il prône la « révolution bolivarienne » et fait renforcer les pouvoirs présidentiels.

►**2009** : Possibilité pour le chef d'État d'effectuer plus de deux mandats acceptée par un référendum initié par Chávez.

►**Mars 2013** : Décès de Chávez après 14 ans de règne. Celui-ci a été marqué par une amélioration de l'éducation et des soins de santé ainsi qu'une baisse de la pauvreté. Des problèmes aigus, comme un taux de criminalité élevé, persistent néanmoins. Nicolas Maduro assure la présidence par intérim.

►**Avril 2013** : Nicolas Maduro est élu à 50,7 % des votes. Henrique Capriles, leader du parti Primero Justicia, demande un recompte des voix. Le nouveau Président ne fait pas l'unanimité.

►**12 février 2014** : Exaspération du peuple vénézuélien -> deux semaines de manifestations avec de nombreuses arrestations, de nombreux blessés et une quinzaine de morts.

Leopoldo López, icône de l'opposition et leader du parti Voluntad Popular, épaulé par la députée María Corina Machado, appelle au « soulèvement » comme moyen « démocratique » pour chasser le gouvernement.

Ainsi s'achève donc le concours de Nouvelles 2014 de La Plume : une nouvelle aux refrains *fantasystes*, à l'ambiance *gameofthronale* et révolutionnaire, qui vient nous glisser dans l'oreille une inquiétante mise en garde... *Music is coming.*

Il ne fut, certes, pas facile de départager les concurrents ; les nouvelles que nous avons reçues étaient, sans exception aucune, originales et animées d'une vision particulière. Le foisonnement d'idées différentes sur un simple thème est toujours surprenant. Merci à tous les participants, qui nous ont offert de bons moments de lecture mélomane, et rendez-vous l'année prochaine !
Que l'écriture soit avec vous...

La Complainte Des Esclaves

nouvelle gagnante

L'aube pointe lentement à l'horizon, quand elle parvient au sommet de la Montagne des Dieux. De ce point du vue, elle peut admirer l'ensemble du territoire connu. Au sud, les plaines que se querellent les Sept Royaumes de la cent quarante quatrième dynastie, puis le massif du Athagar, au-delà duquel le Désert Infini siège en maître absolu du sable et de la chaleur. Au nord, les Terres Glacées s'étendent jusqu'au Pôle inconnu. Le froid y est rude, la faune et la flore rare, et seuls les ours et les loups y vivent. À l'ouest, l'Océan Eternel promet l'aventure à tous les marins qui s'y aventurent, mais qui jamais ne reviennent. On raconte parfois que si l'on franchit ces eaux troubles et profondes, on trouve un havre de paix composé d'îles et de couleurs exotiques. À l'est, les Contreforts Infranchissables, séparant ce lieu d'un autre monde inexploré.

La femme, calme, regarde paisiblement le soleil s'élever depuis l'océan, à l'ouest. De son regard, elle balaye ces étendues que l'Homme a corrompu, usé, abusé, perverti. Les dynasties s'étaient enchainées, et chacune avait joué de rivalités pour montrer qu'elle était plus puissante que la précédente. Cette volonté de puissance était donc passée par un asservissement des hommes et des femmes, par un avilissement des mœurs et des valeurs. Tout n'est plus que mal et péché. La magie n'est plus utilisée pour élever la condition des plus faibles, mais pour les enchaîner. Les esclaves sont innombrables. Plus personne ne peut empêcher le mal de ronger ces terres de désolation, pourtant si pures autrefois.

Mais elle n'est pas n'importe qui. On l'appelle la Chanteuse d'Espoir. Partout où elle passe, son chant doux et sonore redonne de la chaleur aux persécutés, et

laisse croire à l'exécution de la Prophétie. Une âme pure, envoyée par les Dieux, entonnera la Complainte des Esclaves...

Au moment où le premier rayon perça le ciel, elle entonna son chant. Dès la première note, la puissance de la mélodie fit vibrer l'air et trembler la terre. Un à un, les esclaves entendirent descendre vers eux la Complainte, et la reprirent en chœur tandis que leurs chaines tombaient :

Loin vers l'infini, s'étendent de grandes plaines
Où nous prospérions jadis avec nos enfants.
Désormais celles-ci ne sont plus aussi saines,
Rongées, perverties par ce mal avilissant.

Mais voici venu le jour de notre Salut !
Entonnons, mes frères, la Complainte des Esclaves,
Entonnons cet ultime chant qui aux Dieux plut,
Et libérons-nous de l'acier qui nous entrave.

Relevons-nous et prenons ensemble ces chaînes
Pour que leur cliquetis leur soit assourdissant,
Àeux,quidepuistoujoursnosâmesgangrènent,
Qu'ils entendent le glas, Notre soulèvement !

Voyez mes frères comme ils sont insignifiants
Ces Tyrans qui s'étalent à vos pieds, larmoyants.
Ils vous implorent, ils ont peur et je le comprends,
Car vous avez été libérés par le Chant !

Et pendant toute la journée, elle chanta avec force et conviction cette oraison portée par le disque d'or. Sa complainte se répandit jusqu'à l'horizon, reprise sans cesse par les esclaves qui, ensemble, écrasèrent le joug de la tyrannie, grâce à leur rébellion. C'était un chœur immense qui clamait à travers l'univers.

Quand le soleil se coucha enfin, elle se tut. La nuit s'installa drapant le monde de son épais manteau sombre. Les étoiles se mirent à scintiller de mille feux dans le ciel, comme cela n'avait plus été le cas depuis dix mille ans. La Lune était pleine, et lumineuse. Tellement, que c'était comme si un jour blanc enveloppait la terre. Les chants de victoire emplissaient les cieux, la joie rayonnait partout, virevoltant dans le souffle du vent.

La jeune fille mit un genou à terre et respira à plein poumon cet air frais qui venait chasser le vieil air étouffant. Il était pur, il était neuf, il était bon. Un sourire s'étira lentement sur ses lèvres. Son tout premier sourire. Sa tâche était achevée. Elle se releva donc, leva les mains et les apposa sur le monde qu'elle venait de libérer, afin de le bénir.

Soudain, une bise calme et sereine descendit des cieux et l'auréola. La jeune fille tomba alors en arrière sur un coussin de vent, les bras ballants effleurant le sol. La bise s'empara d'elle et l'éleva vers la voûte céleste où elle disparut. Seul son bracelet, tombé de son délicat poignet, restait en ce bas monde, signe qu'elle avait existé, et que la Complainte des Esclaves avait été clamée.

Pierre Nouvel-Alaux,
DEGEAD1 CEJ

La Robe ne fait pas le verbe

Une robe d'un genre nouveau est annoncée. Celle-ci n'habille point les jolies femmes lors des journées ensoleillées. Elle ne dépeint pas non plus la couleur d'un grand cru prêt à être dégusté. *La Robe* est une simple initiative d'étudiants dauphinois qui sont partis d'un constat : « *La Robe ne fait pas le verbe* ».

Beaucoup y verront un écho teinté d'humour à un proverbe bien connu et ils auront raison. Mais ce projet qu'est la création du nouveau — et premier — blog juridique, publiant les écrits des étudiants de Dauphine, part d'une observation plus profonde : de nombreux jeunes juristes, aussi passionnés et débordants d'ambition qu'ils soient, ne parviennent pas — ou trop peu — à publier leurs écrits dans les revues juridiques. Or, nous soutenons que le statut d'étudiant ne doit pas apparaître comme un obstacle à la publication et souhaitons réconcilier deux notions que l'on a coutume de cloisonner : jeunesse et légitimité dans la prise de position.

La Robe se veut être un pont reliant le monde académique au domaine de la recherche permettant aux concepts étudiés à l'université de nourrir une réflexion plus personnelle et plus mature sur le droit et ses enjeux. *La Robe* est aussi une arène où seront débattus des points de vue d'individus se ralliant à une conviction commune : celle que la curiosité est la clé d'une meilleure appréhension de l'environnement juridique et une qualité nécessaire que doivent revêtir les juristes de demain.

Rendez-vous sur *www.larobedauphine.fr*
Pour plus d'informations :
redaction@larobedauphine.fr

Hugo Matricon
M1 Droit des affaires
Rédacteur en chef de La Robe

Bons plans

À chaque numéro, La Plume invite Paris-Ci à venir vous présenter leurs bons plans étudiants. Bars, restos, sorties, suivez le guide.

Le coup de cœur des Mardis de PARIS-CI

Le Dandy Club

***Afterworks* années folles**
26 rue Pierre Fontaine, Paris 9e
Métro Pigalle
PARIS-CI vous propose de plonger au cœur des années folles et de l'ambiance du cabaret... Bienvenue au Dandy Club !
Ce bar vous donne rendez-vous les jeudis et vendredis pour des afterworks étudiants complètement décalés, dans un dédale de pièces où l'on imagine aisément l'absinthe couler à flots. Chic&Choc, le Dandy est passé maître dans l'art de la nuit.

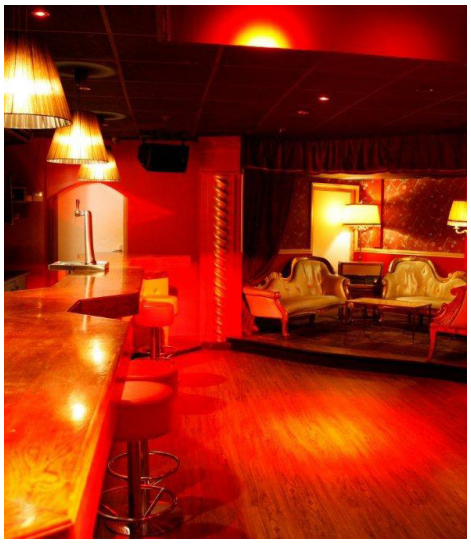
PARIS-CI étend sa patte et vous présente ses deux nouvelles rubriques : Shopping & Nocturne.

Shopping

Que tu sois à la recherche de fringues dignes de créateur sans te ruiner, du cadeau décalé pour les 20 ans de ton pote ou de capotes marrantes, tu trouveras forcément ton compte dans cette nouvelle rubrique.
Renouvellement de garde-robe ? *Hippy market* bien sûr, la bien connue friperie située rue du Temple, avec ses articles *vintage* de grandes marques.
Une relation qui débute ? Pimente-la avec le roi de la Capote Bvd Richard Lenoir, plus de 250 modèles pour la (le) faire vibrer !

Nocturne

« *Donc ce soir, Back up ou les Planches ?* »
Trop de fois entendue, cette phrase tout droit sortie des enfers te fait passer pour l'ennemi à abattre en pré-chauffe. PARIS-CI te suit également dans ces heures sombres !
Adepte des *afters* ? Te ruine pas à la Concrete, essaie les Petits Tonneaux quartier République, le rade ouvert 24/7.
Tu préfères les Arctics à Lady Gaga, mais as quand même envie d'une boîte ? On espère que tu connais le Truskel, ZE boîte rock au métro Bourse. Metallica à 3 du mat', c'est quand même cadeau !



PARIS-CI TE PRÉSENTE SES 10 OFFRES SPÉCIALES DAUPHINOIS
SUR PRÉSENTATION DE TA CARTE D'ÉTUDIANT

Guiness tavern (Ier)
*Happy Hour toute la soirée **

Le labo (Ier)
Happy Hour toute la soirée du dimanche au jeudi

Le piano vache (Vème)
Happy Hour toute la soirée

L'Alegria (VIème)
*Happy Hour toute la soirée **

Chez Françoise (VIIème)
Coupe de champ' offerte avec un menu

Le sonar(t) (IXème)
Happy Hour prolongé

Le p'tit Barcelone (IXème)
Happy Hour toute la soirée

Le B58 (IXème)
1ère boisson achetée = Un long-drink offert

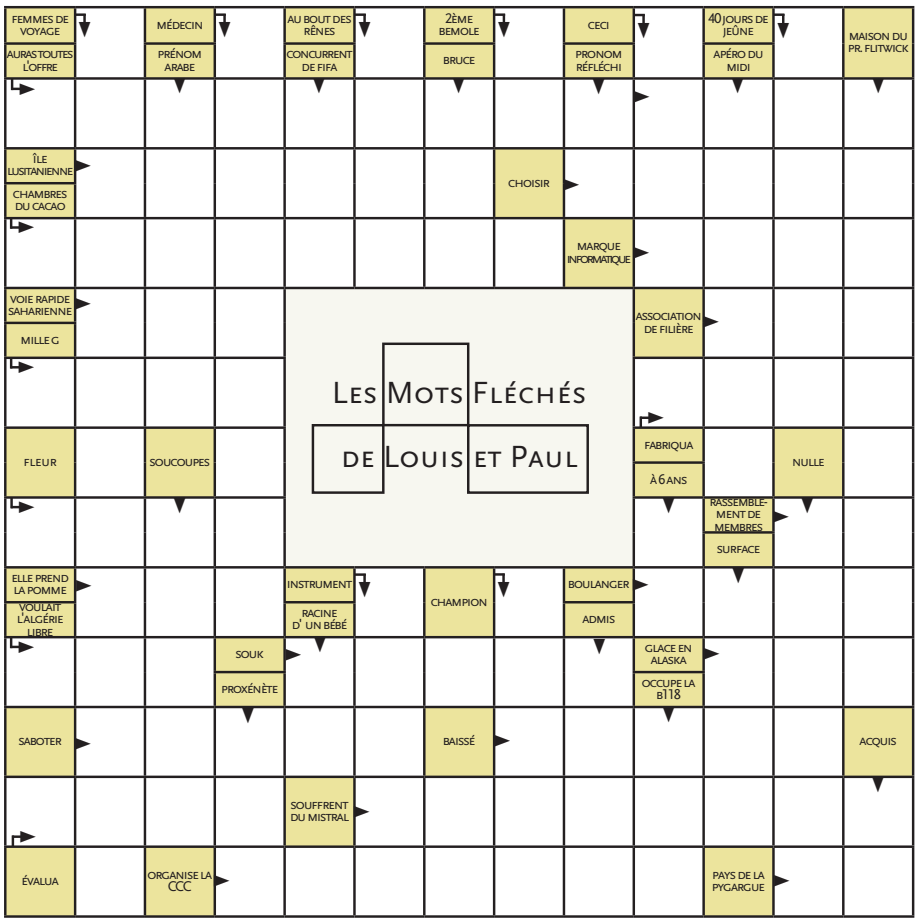
Le Bastille's pub (XIème)
Happy Hour toute la soirée

Marlusse et Lapin (XVIIIème)
Un Shot d'accueil offert

PLUS D'INFORMATIONS SUR WWW.GUIDEPARISCI.COM

Retrouve tous nos bons plans, adresses et partenaires sur www.guideparisci.com

Jeux

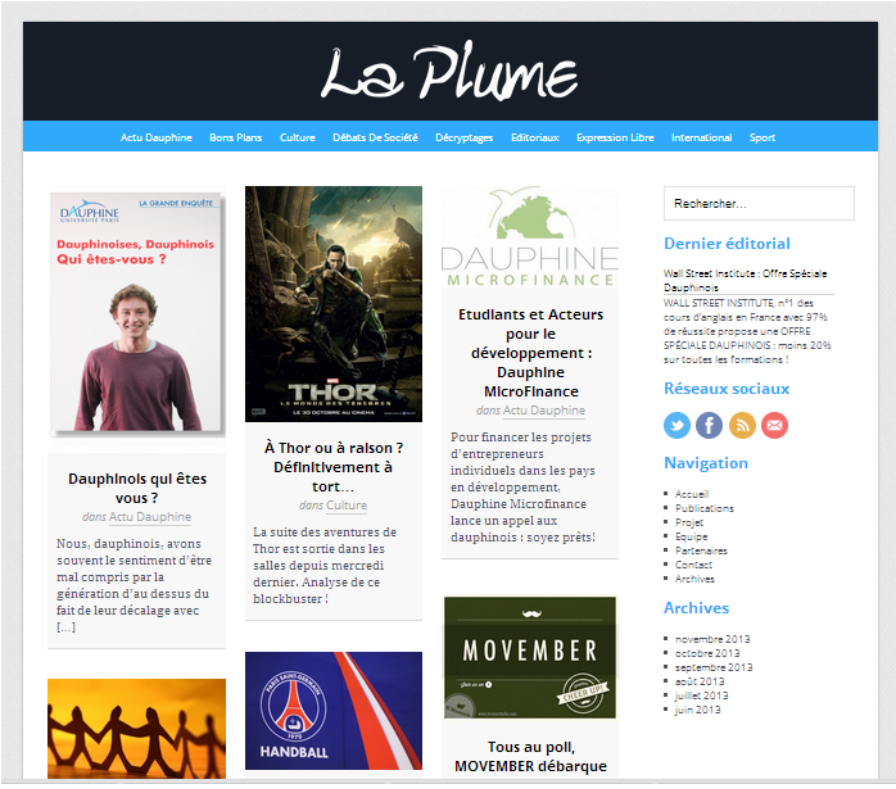


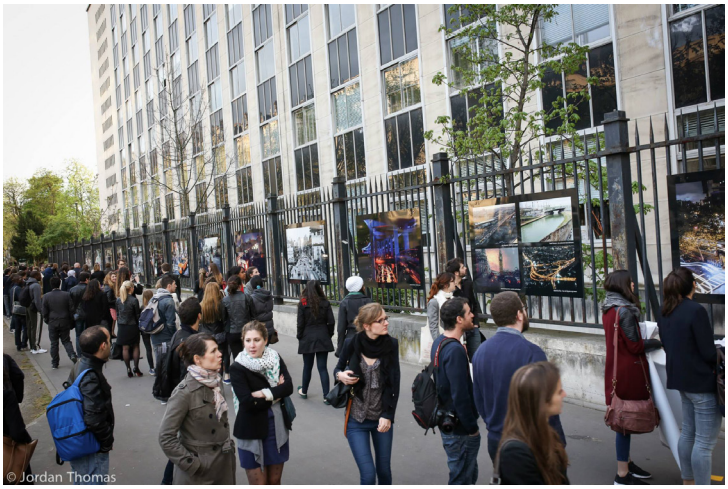
Par Louis de Baynast et Paul de Béon, DEMI2E 1

	5	9						8
				3			9	
		3	9	7		5		
6				8	3			1
			6		4			
5			7	1				6
		2		6	1	3		
	7			4				
3						2	6	

3		2			7	5	8	
	6		1					
		1	3					
8	1					4	6	
				4				
	9	6					7	5
					1	8		
					5		4	
	3	5	4			9		6

Retrouvez plus d'articles et d'interviews sur notre site www.laplumedauphine.fr
Vous pourrez consulter nos anciennes publications et contacter l'équipe.





Merci d'avoir été si nombreux à participer au Concours Photo dauphinois !
Découvrez les meilleures photographies sur les grilles de l'université.

club photo dauphine

BDA DAUPHINE

LA PLUME

Photos prises par Rémi Jaouen et Jordan Thomas, membres du Club Photo